Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

NOUVELLE COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LEFÈVRE.

Paris. — Impr. Bénard et Comp., rue Damiette, 2.

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURÈLE-ANTONIN,

TRADUITES DU GREC

PAR DE JOLY.

—

TOME II.

A PARIS,
CHEZ VICTOR LECOU, LIBRAIRE,
RUE DU BOULOI, 10.
1850.

r. 315194

PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURÈLE-ANTONIN.

CHAPITRE XV.

Règles de discernement.

I.

Si tu as la vue fine, dit quelqu'un, sers-t'en pour juger comme les hommes les plus sages.

II.

Les objets se tiennent immobiles hors de l'enceinte de nos ames; ils ne se connaissent pas eux-mêmes, et ne peuvent nous apprendre ce qu'ils sont. Qu'est-ce donc qui nous l'apprend ? C'est la raison qui nous guide.

III.

Socrate, dans ses discours, mettait les maximes débitées par bien des gens au rang de ces loups-garoux dont on fait peur aux petits enfants.

IV.

Il faut contempler, tous nus et dépouillés de leurs écorces, les motifs, les rapports des actions, ce que c'est que la douleur, la volupté, la mort, la gloire. Quelle est la cause qui nous ôte un repos que personne n'a le pouvoir de nous ôter? Tout dépend de nos opinions.

V.

Quel moyen de connaître ici la vérité? C'est l'analyse des objets dans leur matière, et le principe de leur action.

VI.

Regarde au dedans de chaque chose. Prends garde que rien ne t'échappe

sur sa qualité et sa valeur intrinsèque.

VII.

Quelle idée faut-il que je prenne des viandes et autres aliments qu'on me sert? Ceci est un cadavre de poisson, cela un cadavre d'oiseau ou de cochon; de même aussi cet excellent vin est un peu de jus exprimé de quelques grappes de raisin; cette robe de pourpre, un tissu de poils de brebis, imbibé du sang d'un coquillage. Quant aux plaisirs de l'amour, c'est [1] *un diletico dell' intestino, e con qualche convulsione una egestione d'un moccino.* Ces idées, qui vont droit au fait et qui percent au dedans des objets, donnent

[1] La délicatesse de notre langue ne permettant pas de traduire cet endroit du texte, j'ai emprunté la version italienne du cardinal François Barberin, neveu du pape Urbain VIII, pag. 149 de l'édition de 1675, faite à Rome.

à connaître tout ce qu'ils sont. Il faut en user ainsi sur toutes les choses de la vie. Sitôt qu'un objet se présente à l'imagination comme fort estimable, il faut le mettre à nu, considérer son peu de valeur, le dépouiller de tout ce qui lui donnait un air de dignité. Un beau dehors est un dangereux séducteur. Lorsque tu crois le plus fortement ne t'attacher qu'à une chose honnête, c'est alors qu'elle te fait le plus d'illusion. Vois donc ce que Cratès et Xénocrate disent à ce sujet.

VIII.

Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche : et parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre ; un autre, un poisson; celui-ci, des sangliers ou des ours, et celui-là des Sarmates. Mais si tu examines bien quels ont été les motifs et les principes

de cette dernière classe, ne diras-tu pas que ce sont aussi des brigands [1] ?

IX.

As-tu oublié que ces gens, qui louent et blâment les autres avec orgueil, montrent le même orgueil à ceux qui les voient au lit, à table? As-tu oublié quelle est leur conduite, ce qu'ils craignent ou ce qu'ils ambitionnent, et les injustices qu'ils font? Ce ne sont pas leurs mains ou leurs pieds qui sont coupables. C'est la plus précieuse partie d'eux-mêmes, qui produit, lorsqu'elle le veut, la foi, la pudeur, la justice, la sincérité, un bon génie.

X.

Accoutume-toi, autant que tu le

[1] Marc-Aurèle prit aussi des Sarmates, mais ce fut dans une guerre purement défensive, et qu'il fit toujours à regret, quoiqu'avec la plus intrépide et la plus constante fermeté.

pourras, à analyser tout ce qui frappe ton imagination, selon les règles de la nature, de la morale, et d'un juste raisonnement.

XI.

Qu'est-ce qu'une telle chose en elle-même par sa constitution propre? quelle est sa substance et sa matière? quel est le principe de son action? que fait-elle dans l'univers? combien de temps durera-t-elle ?

XII.

Pense d'où chaque être est venu; de quels éléments il a été composé; quels changements il éprouvera; ce qui en pourra résulter : et tu verras qu'il ne peut lui en arriver aucun mal.

XIII.

Considère toujours que tout ce qui se fait n'est que changement de forme, et que la nature n'aime rien tant qu'à

changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles de même espèce. Tout ce qui existe est comme la semence de ce qui en viendra. Mais toi tu n'entends, par semence, que celle que l'on jette dans le sein de la terre, ou d'une mère. C'est être bien grossier.

XIV.

Prends l'habitude, en voyant les actions d'autrui, de te faire, autant qu'il se pourra, cette question : quel est le but que cet homme se propose? Mais songe d'abord à tes propres actions, et commence par t'examiner toi-même.

XV.

Prends aussi l'habitude d'écouter sans distraction ce qu'on dit; et entre, autant qu'il se pourra, dans l'esprit de celui qui parle.

XVI.

Tâche de connaître la qualité du principe actif de chaque chose, et, faisant abstraction du matériel, contemple la nature. Détermine ensuite combien de temps ce principe particulier doit subsister pour le plus, suivant l'ordre de la nature.

XVII.

C'est avoir passé trop de temps à te rendre misérable, à murmurer, à faire des grimaces ridicules. Qu'est-ce qui te trouble? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans ces accidents? Qu'est-ce qui te fait perdre courage? Est-ce la cause par excellence? Considère sa nature pleine de bonté. Est-ce la matière? Fais attention à sa qualité purement passive. Il n'y a rien de plus. Montre donc à l'avenir aux dieux un cœur plus simple et meilleur.

XVIII

A toutes ces règles il faut en ajouter une, c'est de faire toujours la définition ou la description de l'objet qui viendra frapper mon imagination, afin de voir distinctement et à nu ce qu'il est dans sa substance, considéré dans son tout et séparément dans ses parties, et afin de pouvoir me dire à moi-même son vrai nom, ainsi que le vrai nom des parties dont il est composé, et dans lesquelles il se résoudra. Car il n'est rien de si propre à élever l'ame, que d'analyser avec méthode et justesse tout ce qui se rencontre dans la vie, et que d'examiner toujours chaque objet d'une façon à pouvoir aussitôt connaître à quel système de choses il appartient, de quelle utilité il y est, quel rang il tient dans l'univers, et relativement à l'homme, puisqu'il est citoyen de cette ville céleste, dont les autres villes ne

sont en quelque manière que les maisons.

Quel est donc en particulier cet objet-ci, qui vient de me saisir l'ame? De quels éléments a-t-il été fait? Combien doit-il durer? Quelle vertu faut-il pratiquer à son occasion? Est-ce, par exemple, la douceur, la force, la sincérité, la foi, la simple résignation, la frugalité, ou quelqu'une des autres vertus?

Il faut se dire en toute rencontre : ceci me vient évidemment de Dieu; et telle autre chose me vient par une suite nécessaire du système général de la liaison, et du tissu de toutes choses, dont il a dû résulter particulièrement un tel concours et une telle rencontre.

Quant à cet autre cas, il me vient de mon concitoyen, de mon allié, de mon compagnon, qui, par malheur, ignore ce qui convient à notre propre nature.

Mais je ne l'ignore pas; c'est pourquoi je le traiterai avec humanité et justice, selon la loi naturelle d'une société d'hommes. Cependant je n'oublie pas à quel rang je dois mettre ce qui m'arrive, puisqu'il est du nombre des choses moyennes qui ne sont ni bonnes ni mauvaises par leur nature.

CHAPITRE XVI.

Objets dignes de notre estime.

1.

Ce qui rend l'homme estimable, n'est pas d'être poussé des vents, comme les plantes; ni de respirer, comme les animaux privés ou sauvages; ni d'avoir une imagination propre à recevoir l'impression des

objets, ni d'être secoué par ses appétits, comme une marionnette l'est par les cordons qu'on tire ou qu'on lâche; ni d'être un animal de compagnie, ni de savoir prendre de la nourriture; car se nourrir et rejeter ce qu'il y a de superflu dans les aliments, ce sont des fonctions du même genre.

Qu'est-ce donc qui honore véritablement l'homme? Est-ce d'être accueilli avec des battements de mains? Non; ni par conséquent de l'être avec des acclamations et des louanges, puisque les acclamations et les louanges de la multitude ne sont aussi que du bruit. Laissons donc là toute cette méprisable gloire.

Que reste-t-il qui distingue et relève en effet un homme? c'est, à mon avis, de savoir diriger et contenir tous les mouvements de son ame, au point de ne faire que des actions propres à la constitution d'un être raisonnable;

imitant en cela les gens d'art et de métier, qui n'ont point d'autre objet que de faire toutes les préparations convenables à l'ouvrage pour lequel ils les font. Tel est l'objet du jardinier, du vigneron, de celui qui dompte des chevaux ou qui dresse des chiens. A-t-on un autre but dans l'éducation et les instructions qu'on nous donne?

Voilà donc ce qui rend l'homme véritablement digne d'estime; et si tu parvenais une fois à cette perfection, tout autre objet te deviendrait indifférent.

Quand cesseras-tu de faire cas de tant d'autres choses? Tu ne seras donc jamais libre, ni content de toi, ni exempt de trouble; car tu auras nécessairement de l'envie, de la jalousie, des soupçons contre ceux qui pourraient t'enlever ces biens imaginaires; tu tendras même des piéges à

ceux qui possèdent ce que tu estimes tant. Or, il est impossible qu'avec de tels desirs on ne soit pas dans le trouble, et qu'on ne murmure pas contre les dieux, au lieu que l'homme qui honore et respecte uniquement son ame, est toujours content de lui-même, agréable aux autres hommes, et d'accord avec les dieux ; c'est-à-dire qu'il les remercie de tout ce qu'ils lui envoient et qu'ils lui avaient destiné.

II.

Garde-toi de jamais estimer, comme un bien qu'il te serait utile de posséder, ce qui t'obligerait un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr quelqu'un, à le soupçonner, à le maudire, à le tromper, enfin à desirer des choses qui ont besoin de voiles et de murailles pour être cachées.

Celui qui donne le premier rang d'estime à son ame, à ce génie divin

qui l'éclaire, et au sacré culte des vertus qui lui conviennent, ne fait pas comme les héros de tragédie; il ne pousse point de gémissements sur son sort. Il n'évitera ni la solitude, ni le grand monde, et surtout il passera sa vie sans rien ambitionner ni craindre, se mettant peu en peine si son ame sera pendant un court ou un long espace de temps enveloppée d'un corps. Il serait aussi prêt à mourir dans le moment, s'il le fallait, qu'il est prêt à remplir toute autre fonction décente et honnête. Il ne craint que d'omettre pendant le cours de sa vie quelqu'une des fonctions propres à un être intelligent et sociable.

III.

Pense très souvent combien il est mort d'hommes de toute espèce, de toutes professions, de tous pays, de toutes nations. Parcours les premiers

temps jusqu'à ceux de Philistion (contemporain de Socrate) de Phœbus, d'Origanion. Considère ensuite les autres classes d'hommes.

C'est donc là qu'il faut nous rendre tous, où se sont déja rendus tant de grands orateurs, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate; tant de héros de l'antiquité; après eux, tant de capitaines et de rois, et avec ceux-ci les astronomes Eudoxe et Hypparque, le géomètre Archimède, et tant d'autres génies célèbres par leur pénétration, leurs grandes pensées, leur amour pour le travail, ou bien par leurs subtilités et leur orgueil; où sont encore ceux qui ont parlé avec dédain de cette vie mortelle et de si courte durée, tels que Menippe et bien d'autres.

Songe que tous ces gens-là sont morts depuis longtemps. Qu'y a-t-il

de fâcheux pour eux et pour tant d'autres dont les noms sont oubliés? Il n'y a donc ici-bas qu'un seul objet qui mérite d'occuper nos pensées; c'est de vivre avec douceur parmi des hommes menteurs et injustes, sans jamais nous écarter nous-mêmes de la vérité et de la justice.

IV.

Qu'un autre soit plus fort que toi à la lutte, mais qu'il ne soit pas plus sociable, plus modeste, mieux disposé aux accidents de la vie, plus indulgent aux fautes du prochain.

V.

Pour empêcher que le chant, la danse, ou le spectacle des exercices réunis ne t'affectent trop, considère-les par parties. Demande-toi sur le chant : Est-ce un tel ton qui me ravit? Et sur la danse : Est-ce un tel pas, un tel geste qui m'enlève? Tu

n'oserais te l'avouer. Uses-en de même dans les spectacles réunis.

En général, dans tout ce qui n'est pas la vertu, ou provenant d'elle, n'oublie pas de porter au plus vite la pensée en détail sur ce qui compose l'objet, afin que cette analyse en diminue l'impression : et applique cette méthode à toute la vie.

VI.

Rappelle-toi souvent les grands exemples de colère, d'honneur, d'infortune, de haine, toute aventure célèbre ; puis demande-toi : Qu'est-ce que tout cela est devenu? Fumée, cendre, un conte, pas même un conte.

Autres objets de même nature, Fabius Catullinus à sa maison des champs, Lucius Lupus à Capoue, Stertinius à Baies, Tibère à Caprées, et Velius Rufus ; combien tout cela est différent

de l'opinion qu'on en avait! Que le but de tant d'efforts était vil!

Ah! qu'il est bien plus sage, quoiqu'il arrive, de se montrer juste, modéré, soumis aux dieux, mais avec simplicité; car l'ostentation de modestie est tout ce qu'il y a de pire.

VII.

Qu'est-ce que cette partie du temps qui t'a été donnée dans l'immensité des siècles? Elle disparaît si vite dans l'éternité! Quelle est ta part de la masse de la matière? de l'ame universelle? Qu'est-ce que cette motte de la terre où tu rampes? Médite bien tout cela. N'imagine rien de grand que de faire ce que ta nature exige, et de souffrir ce que la commune nature t'apporte.

CHAPITRE XVII.

Sur les véritables biens.

1.

Si dans la vie humaine tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, la force, et en général que d'avoir une ame qui se suffit à elle-même, en ce qu'elle te fait agir en tout par la droite raison, et qu'elle s'abandonne au destin sur sa part des accidents qui ne dépendent pas d'elle; si, dis-je, tu connais quelque bien plus excellent, dirige à cet objet toutes les puissances de ton ame, et entre en possession de cette précieuse découverte. Mais si tu ne vois rien de meilleur que le génie même qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs, qui examine tout

ce que l'imagination te présente, qui se sauve, comme le disait Socrate, loin des atteintes des sens, qui se soumet lui-même aux dieux, et qui aime les hommes ; si tout le reste te paraît bas et vil en comparaison de lui, ferme ton cœur à tout autre objet, qui venant une fois à t'attirer, ne te permettrait plus, sans te faire éprouver un tiraillement fâcheux, de donner le premier degré d'estime à ce bien particulier aux êtres de ton espèce, et le seul qui t'appartienne véritablement.

Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne contrebalancer le bien de la raison, ce principe de toute action vertueuse. Les louanges de la multitude, les empires, les richesses, les voluptés lui sont étrangers. Si une fois tu fais le moindre cas de ces objets, comme pouvant contribuer à ton bonheur, ils

prévaudront dans ton ame et l'entraîneront. Choisis donc, te dis-je, tout ouvertement et en homme libre, ce qu'il y a de mieux, et t'y attache inséparablement.

Mais peut-être ce qui est utile est-il ce qu'il y a mieux?

Oui, s'il est utile à l'homme en qualité d'animal raisonnable; mais s'il ne lui est utile que comme animal, refuse-lui ce nom; et sans aucun faste ni ostentation, conserve seulement un jugement sain, pour faire un juste et solide parallèle.

II.

Tu connaîtras aussi par cette remarque l'opinion que le vulgaire a du bien.

Si on fait à quelqu'un la peinture de ce qui est essentiellement bon, comme de la prudence, de la tempérance, de la justice, de la force, il n'en-

tendra pas sans peine que l'on ajoute quelque bon mot à cette image, parce-qu'il en jugera par son idée du bien. Mais si on lui peint ce que le peuple croit être des biens, il entendra et recevra le bon mot d'un comique, par où il montre qu'il sent les différences, car autrement il serait choqué de la plaisanterie et la jugerait mauvaise. En effet, nous l'excusons tous, et la trouvons agréable et à propos lorsqu'il s'agit des richesses, du luxe, ou de la pompe d'une grande fortune.

Va donc, et demande s'il faut honorer et regarder comme un vrai bien, des choses dont la peinture est susceptible de ce bon mot : « Sa maison est « si pleine de richesses, qu'il n'y a au- « cun retrait. »

III.

Ne vante pas le prix de tous ces objets, qui n'ajoutent rien à la valeur de

l'homme en tant qu'homme. Ils ne font pas partie des qualités qu'on exige de lui. Sa nature ne demande nullement qu'il en jouisse. Ils ne peuvent le rendre plus parfait; ainsi le bonheur auquel il tend ne consiste point à les posséder; ils ne contribuent pas même à le lui procurer.

De plus, si l'homme qui possède quelqu'un de ces objets, en valait mieux, ce ne serait donc pas une perfection que de les mépriser, que de les rejeter? Il ne serait donc plus beau de savoir s'en passer? Ce ne serait donc point un acte de vertu que de s'en dépouiller? Mais ne voyons-nous pas au contraire, que plus un homme s'abstient de tous ces prétendus biens, ou que plus il souffre patiemment d'en être privé, plus il passe pour vertueux?

IV.

Ce n'est point un mal pour une

pierre qui a été jetée en haut de tomber, ni un bien pour elle de monter encore. (Sa situation est un accident étranger à sa nature).

V.

Si tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible que si un prétendu mal t'arrive, ou si un prétendu bien t'échappe, tu n'accuses les dieux et ne haïsses les hommes qui en seront ou que tu soupçonneras en être cause, sans compter les injustices qu'on fait à l'occasion de tous ces objets du dehors, en s'efforçant de les obtenir ou de les éviter ; au lieu que si nous faisons uniquement consister les biens et les maux dans les choses qui dépendent de nous, il ne nous restera aucun sujet de faire le procès à Dieu et la guerre à l'homme.

VI.

A quelle sorte de gens ils veulent plaire? Pour quel intérêt! Et par quelle sorte d'actions! Le temps les engloutira bientôt les uns et les autres. Combien en a-t-il englouti déjà!

VII.

Rappelle-toi la fable du rat des champs et du rat de ville, la frayeur de ce premier et sa retraite précipitée vers un toit rustique, loin des troubles qui accompagnent l'opulence.

VIII.

L'homme vain fait dépendre son bonheur de l'action d'un autre, le voluptueux de ses sensations, et le sage des actions qui lui sont propres.

CHAPITRE XVIII.

Philosophie.

I.

Tout est opinion. Il fut dit à ce sujet plusieurs choses évidentes chez Monime le cynique; et il est clair qu'on en peut retirer du fruit, pourvu qu'on n'en prenne que la moelle du vrai.

II.

Combien te vient-il, sur la nature, d'idées que tu laisses échapper? Il faut voir et agir en tout de telle manière que ce qui se présente à faire soit fait, et que l'action n'exclue jamais la réflexion. Ce double exercice te conservera dans un état de satisfaction qui, quoique secrète, ne pourra se cacher.

III.

Durée de la vie de l'homme? un

moment. Sa substance? changeante. Ses sensations? obscures. Toute sa masse? pourriture. Son ame? un tourbillon. Son sort? impénétrable. Sa réputation? douteuse; en un mot, tout ce qui est de son corps, comme l'eau qui s'écoule; ses pensées, comme des songes et de la fumée; sa vie, un combat perpétuel et une halte sur une terre étrangère; sa renommée après la mort, un pur oubli.

Qu'est-ce donc qui peut lui faire faire un bon voyage? La seule philosophie. Elle consiste à empêcher que le génie qui habite en lui ne reçoive ni affront ni blessure; à être également supérieur à la volupté et à la douleur; ne rien faire au hasard; n'être ni dissimulé, ni menteur, ni hypocrite, n'avoir pas besoin qu'un autre agisse ou n'agisse pas; recevoir tout ce qui arrive et qui lui a été dis-

tribué, comme un envoi qui lui est fait du même lieu dont il est sorti ; enfin, attendre avec résignation la mort, comme une simple dissolution des éléments dont chaque animal est composé. Car si ces éléments ne reçoivent aucun mal d'être changés l'un dans l'autre, pourquoi regarder de mauvais œil, pourquoi craindre le changement et la dissolution de tous ? Il n'y a rien là qui ne soit selon la nature. Donc point de mal.

Ceci a été écrit à Carnunte [1].

IV.

Celui-là est philosophe, quoiqu'il n'ait pas de tunique. Celui-ci l'est sans livres. L'un à demi-nu dit : Je manque de pain et je ne m'occupe que de ma raison. Un autre dit : Je man-

1 Carnunte, ville célèbre de la haute Pannonie, sur le Danube. On croit que c'est aujourd'hui le bourg Saint-Peronnel dans l'Autriche.

que du secours des autres sciences, et cependant je ne me rebute pas.

Aime cet art où l'on t'a élevé; repose-toi dans le sein de la philosophie; passe le reste de tes jours en paix, comme ayant remis du fond du cœur, entre les mains des dieux, le soin de tout ce qui te regarde. Au surplus ne te rends, ni l'esclave des hommes, ni leur tyran.

V.

Point d'ennui, point de découragement, point de dépit contre toi-même, si toutes tes actions ne répondent pas toujours à tes bons principes. T'en es-tu écarté? reviens-y; contente-toi d'avoir réussi à faire souvent des actions plus dignes d'un homme, et d'aimer toujours cette philosophie dont tu te rapproches. N'y retourne pas comme un écolier que l'on renvoie à son maître, mais comme un homme

qui aurait du mal aux yeux va de lui-même chercher une petite éponge, un œuf, un cataplasme, ou une fomentation. Ainsi personne ne te montrera à suivre la raison. Tu te rendras à elle de ton propre mouvement.

Rappelle-toi que la philosophie exige simplement que tu vives d'une manière conforme à ta nature. Eh quoi! tu voudrais vivre contre ta propre nature? Voyons lequel des deux est le plus agréable. Le goût du plaisir nous fait souvent illusion dans ces sortes de recherches; mais examine bien si on ne goûte pas plus de satisfaction du côté où se trouvent la grandeur et l'égalité d'ame, la liberté, la simplicité, la sainteté des mœurs. Qu'y a-t-il encore de plus satisfaisant que l'étude de la prudence, qui, nous découvrant les principes certains et les justes conséquences des choses, nous fait éviter

l'erreur et réussir dans nos entreprises?

VI.

Ah! que tu commences bien à voir qu'il n'y a point de genre de vie plus propre à l'étude de la sagesse, que celui que tu observes maintenant.

VII.

Si tu avais une marâtre, et en même temps une mère, tu pourrais rendre des devoirs à la première, mais tu reviendrais continuellement auprès de l'autre. Ta marâtre c'est la cour, et ta mère c'est la philosophie. Rapproche-toi donc souvent de celle-ci, et va te reposer dans ses bras; c'est elle qui te rend la cour supportable, et qui te rend supportable à la cour.

VIII.

Que je fais peu de cas de ces petits politiques, qui prétendent qu'on peut faire mener à tout un peuple une vie

de philosophes! Ce ne sont que des enfants. O homme! quelle est ton entreprise? Fais de ta part ce que la raison demande. Tâche même, dans les occasions, d'y ramener les autres, pourvu que ce soit sans ostentation. Mais ne compte pas pouvoir jamais établir la république de Platon. Sois content si tu parviens à rendre les hommes tant soit peu meilleurs : ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un pourrait-il changer ainsi les opinions de tout un peuple? Mais sans ce changement que feras-tu? Des esclaves qui gémiront de la contrainte ou tu les tiendras, des hypocrites qui feront semblant d'être persuadés.

Va donc et me parle maintenant du pouvoir absolu d'Alexandre, de Philippe, et des leçons de Démétrius de Phalère. Je ne sais s'ils ont bien connu ce qu'exige la commune nature,

et s'ils ont cultivé leurs propres mœurs; mais s'ils n'ont fait que du bruit sur la scène du monde, je ne suis pas condamné à les imiter.

La philosophie agit d'une manière simple et modeste. N'espère pas réussir à me jeter dans une gravité affectée.

IX.

Une réflexion qui peut encore te préserver de vanité : il ne dépend plus de toi d'avoir pratiqué dès ta première jeunesse les maximes de la philosophie; car plusieurs personnes savent, et tu le sais bien toi-même, que tu en as été fort éloigné : ainsi te voilà confondu, et il ne t'est pas aisé d'acquérir le titre honorable de philosophe, parce que ta position y résiste. Si donc tu juges bien de l'état des choses, ne t'embarrasse plus de la réputation que tu pourras laisser. Contente-toi de passer du moins le reste

de tes jours d'une manière conforme à ta nature. Applique-toi à connaître les devoirs qu'elle t'impose, et que rien de ce qui t'environne ne te détourne de cette étude.

L'expérience t'apprend qu'après avoir parcouru tant d'objets divers, tu n'as rencontré nulle part le vrai contentement du cœur. Tu ne l'as trouvé, ni dans l'étude de l'art de raisonner, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc? dans la pratique des actions que la nature de l'homme demande. Mais comment peut-on se mettre en état de ne faire que de ces actions? En se formant des maximes et des opinions propres à n'inspirer que des desirs et des actions convenables. Mais encore, quelles sont ces maximes et ces opinions? Celles qu'on doit se faire sur le bien et sur le

mal, en reconnaissant qu'en effet il n'y a rien de bon que ce qui rend l'homme juste, tempérant, courageux, libre; et rien de mauvais que ce qui produit des effets contraires.

X.

Épicure dit : Pendant mes maladies je ne parlais jamais à personne de ce que je ressentais dans mon misérable corps; je n'avais point, dit-il, avec ceux qui venaient me voir, de ces sortes de conversations. Je ne les entretenais que de ce qui tient le premier rang dans la nature. Je m'attachais surtout à leur faire voir comment notre ame, sans être insensible aux commotions de la chair, pouvait cependant être exempte de trouble, et se maintenir dans la jouissance paisible du bien qui lui est propre. En appelant des médecins, je ne contribuais pas, dit-il, à leur faire prendre des airs

importants, comme si la vie qu'ils tâcheraient de me conserver était pour moi un grand bien. En ce temps-là même je vivais tranquille et heureux.

Fais donc comme Épicure dans les maladies, comme dans les autres accidents de la vie. Ne te sépare jamais de la philosophie. En toute occasion évite ces frivoles discours que tient le vulgaire ou le physicien : c'est un devoir commun à toute profession de s'occuper uniquement de sa tâche, et de se bien servir de l'instrument qu'elle a en main pour la faire.

CHAPITRE XIX

Règles de conduite.

I.

Il faut avoir toujours à la main ces deux règles : l'une de ne rien faire que ce que t'inspire la raison, ta reine et ta législatrice ; l'autre de changer d'avis, s'il se trouve quelqu'un qui te redresse et te retire de ton opinion ; mais toujours pourvu que les motifs de ton changement soient une raison probable de justice ou de bien public, ou quelque raison approchante, et non la satisfaction ou l'honneur qui pourraient t'en revenir.

II.

Souviens-toi que, même en changeant d'avis et te soumettant à celui

qui te corrige, tu restes également libre; car ta nouvelle action est toujours un effet de ta volonté et de ton discernement : c'est par conséquent une action propre de ton ame.

III.

Que l'on gagne de temps en ne prenant pas garde à ce que le prochain dit, fait, ou pense, mais seulement à nos propres actions, pour les rendre justes et saintes! Il ne faut jamais, disait Agathon, regarder autour de soi les mauvaises mœurs des autres, mais aller devant soi sur une ligne droite, sans jeter les yeux çà et là.

IV.

Faites peu de choses, dit-on, si vous voulez vivre content. Ne valait-il pas mieux dire : Faites ce qui est nécessaire, ce que la condition d'un être sociable exige, et comme elle exige qu'il soit fait? Vous aurez ainsi la

satisfaction d'avoir fait des actions honnêtes, et d'avoir fait un petit nombre d'actions ; car la plupart de nos conversations et de nos actions sont inutiles ; et si on les retranche, on en aura plus de loisir, moins de trouble. Il faut donc se redire en chaque occasion : ceci n'est-il pas inutile ? Ce ne sont pas seulement les actions inutiles qu'il faut retrancher, mais aussi les imaginations ; car si on ne songe à rien d'inutile, on ne fera rien qui le soit.

V.

Travaille, non comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer ; mais qu'il n'y ait dans ta vie ni action ni repos qui ne se rapportent à l'intérêt de la société.

VI.

Tu avais déja vu de ces choses-là. Vois celle-ci. Ne te trouble pas, et que ton esprit s'ouvre.

Quelqu'un est-il en faute? cette faute est pour lui seul.

T'est-il arrivé quelque chose? fort bien. Tout ce qui t'arrive fait partie de l'univers; il fut lié dès le commencement à ta destinée, et filé, pour ainsi dire, avec elle.

Après tout, la vie est courte. Il est question de mettre à profit ce qui se présente, selon la raison et la justice.

VII.

Ne te donne du relâche que sobrement.

VIII.

Si quelqu'un met devant toi en question comment s'écrit le nom d'ANTONIN, aussitôt, élevant la voix, tu lui en diras toutes les lettres. Mais si on s'avise de vouloir disputer sur cela, t'amuseras-tu à disputer aussi? Ne continueras-tu pas de prononcer tran-

quillement toutes les lettres l'une après l'autre?

Fais de même dans la vie; souviens-toi que chacun de tes devoirs est composé d'un certain nombre d'actions suivies; il faut les accomplir; et sans te troubler ni te fâcher contre ceux qui se fâchent, suivre ton objet sans te détourner.

IX.

Plie-toi aux événements que l'ordre général t'a destinés; et quels que soient les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, aime-les, mais véritablement.

X

Ai-je, ou non, assez de génie pour cela? Si j'en ai assez, je m'en sers comme d'un outil que la nature universelle m'a donné. Si je ne m'en trouve pas suffisamment, ou je laisse

l'ouvrage à celui qui peut le faire mieux que moi (pourvu que je ne doive pas le faire moi-même,) ou bien j'y fais ce que je peux, en prenant un aide qui, sous ma direction, puisse consommer tout ce qu'il faut maintenant pour l'avantage de la société; car tout ce que je fais par moi-même, ou à l'aide d'autrui, doit tendre uniquement au bien commun, et y convenir.

XI.

Ne rougis point de te faire aider. Tu as ton devoir à faire, comme un soldat commandé pour l'attaque d'une brèche. Que ferais-tu donc si, étant blessé à la jambe, tu ne pouvais y monter seul, et que tu le pusses aidé d'un autre?

XII.

Il faut tenir son corps dans une situation ferme; rien de déréglé dans

les mouvements ni dans la contenance : car ce qu'une ame sage et honnête fait voir sur le visage, doit se répéter dans tout le corps ; mais le tout sans affectation.

XIII.

L'esprit doit être attentif à ce qui se dit, et l'intelligence entrer dans ce qui se fait, et par qui.

XIV.

Approche-toi de ton objet. Vois quels principes on a, quelles actions on fait, et ce qu'on donne à entendre.

XV.

Que tes discours dans le sénat et ailleurs soient agréables, mais sans brillants. Qu'ils partent d'une raison bien saine.

XVI.

Dans ce qu'on dit, sois attentif aux expressions ; et dans ce qu'on fait, à tous les mouvements. Dans ceux-ci

vois promptement à quel but on vise, et dans le reste prends garde au vrai sens.

XVII.

Pénètre jusqu'au fond du cœur de tout le monde, et permets à tout le monde de pénétrer jusqu'au fond du tien.

XVIII.

Vois ce qu'exige ton corps pour végéter. Fais ce qu'il faut; nourris-le, de façon pourtant que ta vie animale n'en soit point altérée. Vois ensuite ce qu'exige ton corps comme ayant des sens, et n'en rejette pas les impressions, à moins qu'elles n'altèrent en toi l'ame raisonnable, je dis raisonnable et en même temps sociable. Observe ces règles, et tu n'auras plus d'inquiétude.

XIX.

Pourquoi s'amuser à des conjec-

tures, quand on peut voir dans le moment ce qu'il y a à faire? Si tu le vois, marche à ton objet paisiblement et avec fermeté. Si tu ne le vois point, suspens ton jugement, et prends l'avis de tes meilleurs conseillers. S'il se présente encore quelque difficulté, penses-y, et selon les circonstances marche à ce qui te paraîtra le plus juste. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En allant à ce but, que le chute pourrais-tu craindre?

XX.

Chez les Ephésiens, on avait établi pour loi de rappeler souvent au peuple le souvenir de quelque ancien qui eût été vertueux.

XXI.

Forme le plan de régler ta vie en détail, action par action. Si chacun a, autant qu'il est possible, sa perfection, c'est assez. Or personne ne peut

t'empêcher de la lui donner. Viendra-t-il quelque empêchement du dehors? Rien ne peut t'empêcher d'être juste, modéré, prudent. Mais, peut-être, quelqu'autre chose t'empêchera d'agir? En ce cas, si tu ne te fâches point contre cet obstacle, et si tu le reçois avec résignation, il naîtra de là sur-le-champ une autre sorte d'action qui conviendra également bien au bon réglement que j'ai dit.

XXII.

Il est encore nécessaire de te souvenir que le soin que tu donnes à chaque action doit être proportionné au mérite de la chose, car par ce moyen tu n'auras pas le déplaisir d'avoir donné à des objets de peu de conséquence plus d'application qu'il ne convenait.

XXIII.

Accoutume-toi à tous les exercices qui te sont le moins familiers; car la

main gauche qui, faute d'habitude, est ordinairement faible, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite : c'est qu'elle y est accoutumée.

XXIV.

Tu connaîtras bien la nature des affaires, si tu examines séparément quel en est le fond, quelle en a été la source, et à quoi elles tiennent.

XXV.

Point d'entreprise qui soit vaine et sans objet ; point encore qui ne se rapporte à quelque avantage pour la société.

XXVI.

Il est impossible qu'une branche détachée d'une autre ne le soit de l'arbre entier. De même un homme divisé d'avec un autre, est retranché du corps entier de la société. C'est une main étrangère qui coupe la branche;

mais c'est l'homme qui se sépare lui-même de son prochain, en prenant de la haine ou de l'aversion pour lui. Ah! il ignore qu'en même temps il rompt les liens qui l'attachaient à toute la société civile. Il est vrai que le souverain des dieux, en formant la société, a donné à l'homme l'heureux pouvoir de se réunir à son semblable, et par là de redevenir partie d'un même tout; mais si cette séparation vient à se faire trop souvent, le rétablissement et la réunion en deviennent difficiles. Il y a toujours une sensible différence entre une branche qui dès le commencement a végété et crû avec l'arbre, et celle qui après la séparation y a été remise et entée; les jardiniers en conviennent.

Restons unis, mais pensons chacun à part.

XXVII.

Prends toujours le plus court chemin ; c'est celui de la nature. Il consiste à faire et à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines et de combats ; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite, et d'user d'adresse.

XXVIII.

Comme les médecins ont toujours sous la main des instruments et des outils prêts pour les cures imprévues, de même tu dois être muni des principes nécessaires pour connaître tes devoirs envers Dieu et envers l'homme, et pour faire les moindres choses, comme ayant toujours devant les yeux la liaison de ces deux sortes de devoirs ; car tu ne feras rien de bien dans les choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu,

ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies leur liaison avec la société.

XXIX.

Souviens-toi de celui qui avait oublié le terme et l'objet de sa route.

Rappelle-toi que les mêmes hommes qui passent leur vie dans le sein de la raison universelle qui gouverne le monde, ont néanmoins des pensées toutes contraires aux siennes, puisqu'ils trouvent étranges les choses qui tous les jours se rencontrent dans leur chemin.

Rappelle-toi de plus qu'il ne faut point agir ni parler comme des gens qui dorment. Car alors il leur semble seulement qu'ils parlent et agissent.

Qu'enfin il ne faut pas recevoir les opinions de nos pères comme des enfants, c'est-à-dire, par la seule raison que nos pères les ont eues.

CHAPITRE XX.

Defauts à éviter.

I.

Ne fais rien avec regret, rien de nuisible à la société, rien sans examen, rien par esprit de contradiction. Méprise l'élégance dans les pensées. Parle peu, et ne te charge point de trop d'affaires.

De plus, que le dieu qui est au dedans de toi conduise et gouverne un homme vraiment homme, un sage vieillard, un citoyen, un Romain, un empereur, qui s'est mis lui-même dans l'état d'un homme prêt à quitter la vie au premier coup de trompette.

Qu'on te croie sur ta parole, sans serments ni témoins.

Sois gai et serein sans avoir besoin

du secours ni des consolations de personne.

En un mot, sois ferme et droit par toi-même, sans avoir besoin d'étai.

II.

Ne fais rien sans réflexion, ni autrement que dans toutes les règles de ton métier.

III.

Il y a des hommes d'un caractère noir, des hommes efféminés; d'autres durs, sauvages, brutaux; d'autres badins, lâches, faux, bouffons, trompeurs, tyrans.

IV.

Ne ressembler ni à un acteur qui joue un rôle de héros, ni à une courtisanne.

V.

Les affaires qui t'arrivent du dehors t'attirent de tous côtés; mais donne-toi du loisir pour apprendre quelque

chose de bon, et ne te laisse plus entraîner par le tourbillon.

Évite aussi une autre erreur. C'est folie de se fatiguer toute la vie, sans avoir un but à quoi on rapporte tous les mouvements du cœur et généralement toutes ses pensées.

VI.

L'ame de l'homme se déshonore elle-même de plusieurs manières: principalement lorsqu'elle se rend semblable, autant qu'il est en elle, à une sorte d'abcès et de tumeur dans le corps du monde; car c'est se séparer de la nature dont tous les êtres particuliers font partie, que de supporter impatiemment ce qui s'y fait; d'avoir de l'aversion pour un autre homme, ou même de s'élever contre lui avec animosité, comme il arrive dans la colère.

Elle se déshonore aussi lorsqu'elle

succombe à la volupté ou à la douleur, lorsqu'elle dissimule, qu'elle use de feinte ou de mensonge, par actions, par paroles; lorsqu'elle ne dirige à aucun but son action et les mouvements de son cœur, faisant tout au hasard, et ne mettant à rien ni ordre ni suite.

Il faut rapporter à une fin les plus petites choses. La fin de tous les êtres raisonnables est de suivre la raison et la loi de la plus ancienne des cités et des polices (celle du monde).

VII.

Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre devant personne, ni de la vie de la cour, ni de la tienne.

VIII.

Recevoir sans fierté, rendre sans peine.

IX.

Quand tu agis n'aie point l'air abat-

tu d'un homme haletant de fatigue.

Point d'inquiétude dans la conversation.

Sois réglé et arrêté dans tes pensées.

Évite également l'air sombre et les saillies de vivacité.

Enfin, ne consume pas ta vie dans les affaires.

X.

A ton réveil demande-toi : Aurai-je intérêt qu'un autre que moi fasse des actions justes et honnêtes? Non.

XI.

Ces gens-là se méprisent et se caressent? Ils cherchent à se supplanter, et se font des soumissions.

XII.

Que ce discours : « J'ai résolu de traiter franchement avec vous, » suppose de corruption et de fausseté! Que fais-tu, ô homme? A quoi bon ce

préambule? La chose se fera voir d'elle-même. Ce que tu dis a dû, dès le commencement, être écrit sur ton front, éclater dans tes yeux, et s'y laisser lire avec autant de facilité qu'un amant découvre toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. Un homme franc et honnête est en quelque sorte comme celui qui a quelque senteur ; dès qu'on l'approche on sent, et même sans le vouloir, avec qui l'on a affaire. L'ostentation de franchise est un poignard caché. Rien de si horrible que des caresses de loup. Évite cela sur toutes choses. Un homme vertueux, simple, sans art, et qui n'a que de bonnes intentions, porte cela dans ses yeux. On le voit.

XIII.

Il faut être bien ridicule et bien neuf pour s'étonner de tout ce qui arrive dans le cours de la vie.

CHAPITRE XXI.

De la volupté et de la colère.

1.

Dans la comparaison que Théophraste fait des péchés, suivant les notions communes, il décide, en bon philosophe, que les péchés de concupiscence sont plus graves que ceux de colère : car celui qui est en colère ne s'éloigne de la raison qu'en éprouvant un sentiment douloureux, un retirement violent des nerfs et des muscles ; au lieu que celui qui pèche par concupiscence, vaincu par la volupté, paraît être en quelque sorte plus intempérant et plus efféminé. C'est donc avec raison, et en philosophe digne de ce nom, que Théophraste a dit que le crime qu'on com-

met avec un sentiment de plaisir est plus grand que celui qu'on commet avec un sentiment de douleur. En effet, il semble que l'un ne se met en colère que malgré lui, comme forcé par la douleur d'une offense qu'il a reçue, au lieu que l'autre se porte de son plein gré à satisfaire sa concupiscence.

II.

De quelles voluptés les brigands, les débauchés, les parricides, les tyrans, ne firent-ils pas l'essai?

III.

Le reproche qu'on se fait à soi-même d'avoir négligé un objet utile, est une sorte de repentir. Le vrai bien doit être utile, et mériter les soins d'un homme vertueux et honnête; mais un homme vertueux et honnête ne s'est jamais repenti d'avoir négligé la volupté. Donc la volupté n'est ni utile ni bonne.

IV.

Dans la constitution d'un être raisonnable, je ne vois aucune vertu qui puisse être mise en opposition avec la justice; mais j'y vois la continence opposée à la volupté.

V.

L'altération qui se fait au visage par l'habitude de la colère, est un accident fort contraire à la nature, puisque souvent la couleur en devient morte et finit par s'éteindre, au point de ne pouvoir plus se ranimer. N'est-ce point une preuve que la colère est aussi contre la raison?

VI.

Rappelle-toi comment se comporta Socrate lorsqu'il fut obligé de se couvrir d'une peau, parceque Xantippe, après avoir emporté ses habits, était sortie; et ce qu'il dit à ses amis, qui

rougirent et reculèrent en le voyant vêtu de cette sorte.

VII.

Le vice, considéré en général, n'est point un mal pour l'univers; et considéré en particulier, il n'est point un mal pour un autre; mais seulement pour celui qui a reçu toute la force nécessaire pour en être exempt aussitôt qu'il le voudra.

CHAPITRE XXII.

Contre la vaine gloire.

I.

Celui qui s'inquiète de ce qu'on dira de lui après sa mort ne songe pas que chacun de ceux qui se souviendraient de lui, mourra bientôt lui-même, et qu'il en arrivera autant à

leurs successeurs, jusqu'à ce que toute cette renommée, après avoir passé par quelques races également inquiètes et mortelles, périsse aussi. Mais supposons que ceux qui se souviendraient de toi fussent immortels, et que ton nom le fût avec eux, que t'en reviendrait-il, je ne dis pas seulement après ta mort, mais pendant ta vie? A quoi sert la réputation, si ce n'est à faciliter les affaires? et dois-tu maintenant négliger mal-à-propos le soin de cultiver en toi les dons de la nature, pour ne t'occuper le reste de tes jours que de ce qu'on pourra dire de toi?

II.

Le beau, en tout genre, l'est par lui-même; il se réduit à lui seul, et la louange n'en fait pas partie. Ainsi rien ne devient meilleur ou pire par les discours d'autrui. Nous en convenons pour ce qu'on appelle com-

munément beau dans les productions matérielles de la nature et de l'art. Mais manque-t-il quelque chose à ce qui est beau de sa nature? Pas plus qu'à la loi, qu'à la vérité, qu'à l'humanité, qu'à la pudeur. Qu'y a-t-il là qui devienne beau par la louange, ou qui soit altéré par le blâme? L'émeraude perd-elle sa beauté si on cesse de la louer? En est-il autrement de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre, d'une belle arme, d'une fleur, d'un arbrisseau?

III.

Nous n'entendons plus prononcer quantité de mots qui anciennement étaient en usage. Il en est de même aujourd'hui des noms des plus célèbres personnages des temps passés, tels que Camille, Ceson, Volesus, Leonatus; et peu après, Scipion, Caton; ensuite Auguste même, et Adrien,

et Antonin, ce sont comme des mots hors d'usage. Tout cela s'évanouit, se met bientôt au rang des fables, se perd entièrement dans l'oubli. Je dis les noms des personnages extraordinairement célèbres ; car pour les autres, dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, personne ne les connaît, on ne prononce plus leur nom.

Mais après tout, quand notre nom ne devrait jamais être oublié sur la terre, que serait-ce? Pure vanité. Que faut-il donc ambitionner ? Une seule chose : d'avoir l'esprit de justice, de faire des actions utiles à la société, d'éviter constamment tout mensonge, d'être disposé à recevoir chaque accident de la vie, comme une chose nécessaire dans le monde et familière, comme nous étant venue du même principe et de la même source que nous.

IV.

Alexandre de Macédoine et son muletier, ont été, en mourant, réduits au même état ; car, ou ils sont rentrés également dans la pépinière de tous les êtres du monde, ou ils se sont également dissipés en atômes [1].

V.

Et le héros et le panégyriste, tout finit en un jour.

VI.

Quelle conduite ! ils ne veulent pas louer leurs contemporains, leurs concitoyens, et ils font grand cas d'être loués de la postérité, qu'ils n'ont jamais vue ni connue. C'est à peu près comme si tu t'affligeais de n'avoir pas été loué par les hommes du siècle passé.

[1] Marc-Aurèle ne croyait point aux atômes ; il n'en parle que pour faire une énumération complète des différents systèmes.

VII.

Combien de personnages autrefois célèbres sont maintenant dans l'oubli! et qu'il y a même de temps que tous ceux qui les ont loués ne sont plus!

VIII.

Sur la gloire. Vois quelles sont les pensées de ces gens-là, ce qu'ils craignent, ce qu'ils desirent.

Comme le sable du bord de la mer est caché par le nouveau sable que les flots apportent, et celui-ci par d'autre; de même en ce monde, ce qui survient efface bientôt la trace de tout ce qui a précédé.

IX.

Considère souvent qui sont ceux dont tu veux obtenir l'approbation, et quel est l'esprit qui les guide : car, en pénétrant ainsi dans les sources de leurs opinions et de leurs desirs, tu ne les blâmeras pas des fautes qu'ils font par

ignorance, et tu te passeras de leur approbation.

X.

Celui qui ne voit pas ce que c'est que le monde, ne voit pas où il est. Celui qui ne voit pas pourquoi il est né, ne sait pas ce qu'il est, ni ce que c'est que le monde; et celui qui manque d'une de ces connaissances, ne saurait dire pourquoi lui-même a été fait. Lequel donc te paraît mener une vie plus douce? Celui qui dédaigne les louanges de telles gens, ou ceux-ci qui ne savent où ils sont, ni ce qu'ils sont?

XI.

Lorsque tu as voulu faire du bien et que tu y es parvenu, pourquoi, en homme sans jugement, rechercher encore autre chose : la réputation de bienfaisance, ou la gratitude?

XII.

Celui qui en loue un autre et celui qui est loué, ceux dont la mémoire subsiste et ceux qui la rappellent, n'ont tous qu'une courte vie. Tout cela se passe dans un coin de la terre, les hommes ne sont d'accord sur ce point, ni entre eux, ni avec eux-mêmes, et la terre elle-même n'est qu'un point dans l'univers.

XIII

O homme! tu viens de haranguer le peuple avec de grands cris, est-ce que tu as oublié ce que c'est au fond que ton art et ce peuple?

Non, je ne l'ai pas oublié, mais ils estiment et recherchent toutes ces choses-là.

Faut-il donc que tu sois fou, parce qu'ils le sont? Je le fus autrefois.

XIV.

Panthée ou Pergame sont-ils encore

assis près du tombeau de leur maître? Et Chabrias ou Diotime près de celui d'Adrien? Belle demande! Mais quand ces affranchis y seraient encore assis, ces morts le sentiraient-ils? Et en supposant qu'ils pussent le sentir, en recevraient-ils quelque joie? Et ces affranchis eux-mêmes seraient-ils immortels? Leur destinée ne serait-elle pas aussi de vieillir, puis de mourir? Que deviendraient donc les maîtres après la mort de ces affranchis?

Tout cela n'est que puanteur; il n'y a que pourriture au fond du sac.

XV.

Dispose pour toi-même du temps qui s'écoule. Ceux qui au contraire ne s'occupent qu'à se faire un nom dans la postérité, ne font pas attention que les hommes à naître ne seront pas différents de ceux qu'ils ont aujourd'hui tant de peine à supporter. Tout cela

mourra. Que t'importent les propos discordants et toutes les opinions de ces mortels ?

XVI.

Contemple, comme d'un lieu élevé, ces milliers d'attroupements, ces milliers de funérailles ; toutes ces navigations en tempête, par un beau temps ; cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent quelque peu ensemble, et meurent.

Songe à ceux qui ont vécu sous d'autres règnes, et qui vivront après le tien, et aux nations barbares. Combien ignorent jusqu'à ton nom ! Combien l'auront bientôt oublié ! Combien qui aujourd'hui s'accordent à te bénir, et qui te maudiront demain !

Ah ! que cette renommée, que cette gloire, que le tout ensemble est méprisable !

CHAPITRE XXIII.

Humbles sentiments.

I.

Vil esclave, tais-toi..... [1]

II.

Couvre-toi de honte, mon ame, couvre-toi de honte. Tu n'auras plus le temps de t'honorer toi-même. Chacun a le pouvoir de bien vivre, mais ta vie est presque passée et tu ne t'honores point encore, puisque tu fais dépendre ton bonheur des pensées d'autrui.

III.

J'avance dans la route des devoirs que ma nature exige, jusqu'à ce qu'en tombant je trouve le repos, jusqu'à ce

[1] Bout de vers tiré de je ne sais quel poëte.

que je rende un dernier soupir à ce même air que je respire journellement, jusqu'à ce que je rentre dans cette même terre dont mon père avait tiré les éléments de mon être, ma mère son sang, ma nourrice son lait ; dont depuis tant d'années je reçois ma nourriture et ma boisson : que je foule et qui me soutient, quoique j'abuse souvent de ses dons.

IV.

Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'es qu'un atôme, de l'éternité entière, dans laquelle tu n'as en partage qu'un instant très court et presque insensible, du destin général dont tu es un si mince objet.

V.

Tout ce qui est moi n'est qu'un peu de chair, et la faculté de respirer avec celle de penser. Quitte donc tout autre livre. Point de distraction ; il ne t'est

pas permis. Mais, comme un homme qui va mourir, méprise cette chair, amas de sang et d'os, tissu de nerfs, de veines et d'artères. Considère encore ce que c'est que ta respiration. Ce n'est qu'un air toujours différent, rejeté sans cesse et sans cesse attiré. Il ne reste plus que la partie principale qui pense. Ne te soucie pas d'autre chose. Tu es vieux ; ne laisse plus cette partie dans l'esclavage ; ne souffre plus qu'elle soit secouée comme une marionnette, par des desirs qui sont incompatibles avec le bien de la société. Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre de ton sort présent, ni de vouloir échapper à ton sort à venir.

VI.

Es-tu hors d'état de te faire admirer par des vivacités d'esprit? A la bonne heure ; mais il y a bien d'autres choses sur lesquelles tu ne peux pas dire : Je

n'y suis pas propre. Fais donc au moins tout ce qui dépend de toi. Sois sincère, grave, laborieux, continent; ne te plains pas de ton sort; contente-toi de peu; sois humain, libre, ennemi du luxe, ennemi des frivolités, magnanime. Ne sens-tu pas combien voilà de choses que tu peux faire dès à présent, sans pouvoir t'excuser sur ta faiblesse et sur ton insuffisance? cependant tu restes là dans une inaction volontaire? Est-ce donc faute de forces naturelles et par nécessité que tu murmures, que tu es lent et paresseux, que tu as de lâches complaisances, qu'après avoir accusé ton corps de tes défauts, tu le flattes, que tu es vain et que tu abandonnes ton ame à tant d'agitations? Non, par tous les dieux. Il n'a tenu qu'à toi d'être délivré depuis longtemps de ces défauts; et si tu es né avec un esprit pesant et tardif, tu peux

du moins juger ce défaut et t'exercer à le corriger, au lieu de le dissimuler et de te complaire dans ton indolence.

VII.

Si quelqu'un peut me reprocher et me faire voir que je pense ou me conduis mal, je me corrigerai avec plaisir; car je cherche la vérité, qui n'a jamais fait de mal à personne, au lieu que c'est un vrai mal de se tromper et de s'ignorer soi-même.

VIII.

Qu'ai-je affaire de vivre plus longtemps, si je perds le sentiment de mes fautes!

IX.

Les dieux immortels ne se fâchent pas d'avoir à supporter si longtemps un si grand nombre d'hommes et si méchants. Ils ont même toutes sortes de soin d'eux; et toi qui as si peu de temps à vivre, tu en es las! et cela

quoique tu sois un de ces méchants!

X.

Quand tu voudras te donner du plaisir, songe aux excellentes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, et ainsi du reste : car il n'y a rien de si agréable que l'image des vertus qui éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, lorsqu'on les rassemble comme sous un même point de vue. Aie donc toujours ce tableau sous la main.

XI.

Il est ridicule que tu ne veuilles pas te dérober à tes mauvais penchants, ce qui est en ton pouvoir, et que tu prétendes échapper à ceux des autres, ce qui ne dépend pas de toi.

XII.

C'est avec justice que tu éprouves des tourments intérieurs, puisque tu

aimes mieux remettre à demain à devenir bon que de l'être aujourd'hui.

XIII.

Les spectacles, la guerre, les craintes, une sorte d'engourdissement, te tiennent esclave. Ah! de jour en jour tes saintes maximes s'effaceront.

CHAPITRE XXIV.

Contre la paresse.

I.

Le matin, lorsque tu sens de la peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour faire l'ouvrage d'un homme, dois-je être fâché d'aller faire les actions pour lesquelles je suis né, pour lesquelles j'ai été envoyé dans le monde? N'ai-je été créé que pour

rester chaudement couché entre deux draps?

Mais cela fait plus de plaisir!

C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour, et non pour agir ou pour travailler? Vois ces plantes, ces oiseaux, ces fourmis, ces araignées, ces abeilles, qui de concert enrichissent le monde chacun de son ouvrage : et toi tu refuses de faire tes fonctions d'homme? tu ne cours point à ce que ta nature exige?

Mais il faut bien prendre quelque repos!

La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger et de boire ; et tu passes ces bornes, tu passes au-delà du besoin, tandis que sur le travail tu restes en-deçà du possible! C'est que tu ne t'aimes pas toi-même ; car si tu t'aimais, tu aimerais aussi ta propre na-

ture, et ce qu'elle veut. Les artistes qui sont passionnés pour leur art sèchent sur leur ouvrage, sans se baigner et mangeant peu. Fais-tu moins de cas de ta nature que n'en fait un tourneur de son industrie, un comédien de son jeu, un avare de son argent, un ambitieux de sa folle vanité? Aussitôt que ces gens-là sont à leur objet chéri, ils ont bien plus à cœur d'y faire des progrès que de dormir ou de manger. Or, les actions sociales te paraîtront-elles moins honnêtes, moins dignes de ton amour?

II.

Rappelle-toi, quand tu seras tenté de rester au lit, qu'il est de la structure de ton être et de ta condition d'aller t'acquitter de quelque devoir social, au lieu que le dormir t'est commun avec les bêtes. Tout ce qui convient à la nature de chaque être lui est

plus familier, est plus fait pour lui, et même plus agréable.

CHAPITRE XXV.

Contre le respect humain.

I.

Juge-toi digne de ne jamais dire ou faire que ce qui convient à ta nature. Que le blâme ou les discours d'autrui ne t'en imposent point. Si la chose est honnête à faire ou à dire, crois qu'elle n'est point indigne de toi. Les autres ont leur façon de penser, leurs inclinations: c'est leur affaire; n'y regarde pas. Va ton droit chemin; laisse-toi conduire par ta propre nature et par la nature commune: il n'y a pour l'une et l'autre qu'une seule route.

II.

Ne te laisse point entraîner par ce tourbillon. Entre les divers mouvements de ton cœur, choisis ce qui est le plus conforme à la justice, et entre tes diverses imaginations, tiens-toi à ce que tu as clairement conçu.

III.

Ne vois-tu pas comment se conduisent les gens d'art? Quoiqu'ils cèdent en quelque chose aux volontés des ignorants, néanmoins ils se tiennent toujours aux règles de leur profession, et ne s'en laissent point écarter tout à fait. N'est-il pas affreux qu'un architecte, un chirurgien fassent plus de cas de leurs règles que l'homme n'en fait de cet art qui lui est spécialement propre, et qu'il exerce en commun avec les dieux?

IV.

Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise,

il faut absolument que je sois homme de bien ; il en doit être de moi comme de l'or, de l'émeraude, de la pourpre, qui diraient sans cesse : Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, il faut absolument que je sois une émeraude, il faut que je conserve mon état.

V.

Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit lui-même? Tu veux plaire à un homme qui se déplaît? Hé! comment pourrait-il se plaire, puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait ?

VI.

Examine bien comment ils ont la tête faite, surtout ceux qui ont de la prudence. Que fuient-ils? Que recherchent-ils?

VII.

Entre dans ces têtes, et tu verras

quels juges tu redoutes, et quels jugements ils font d'eux-mêmes.

VIII.

Quelles têtes! Quels objets d'attachement! Et par quel intérêt ils aiment et honorent! Mets le prix à ces petites ames toutes nues. Lorqu'ils s'imaginent faire un grand mal en blâmant, et faire un grand bien en louant, qu'ils font voir d'arrogance!

IX.

De tous ces vains discours je ris au fond du cœur.

La vertu leur déplaît... [1]

X.

J'ai souvent admiré jusqu'à quel point l'homme s'aime lui-même par dessus tout, et que cependant il fait moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut, que de celle d'autrui.

1 Bouts de vers tirés de quelque poëte.

En effet, si quelque dieu ou un maître sage obligeaient un homme à rendre compte sur le champ en public de tout ce qui se passerait dans son cœur ou dans son imagination, il ne résisterait pas un jour entier à cette contrainte. Il est donc vrai que nous sommes plus touchés de l'opinion d'autrui que de la nôtre.

CHAPITRE XXVI.

Des obstacles à faire le bien.

I.

Quand il s'agit de faire ton devoir, qu'importe que tu aies froid ou chaud? que tu aies envie de dormir ou non? qu'on doive te blâmer ou te louer? que tu ailles mourir ou faire toute autre chose? Mourir est une fonction

de la vie, et en cela, comme dans tout le reste, il suffit de bien faire ce qu'on fait dans le moment.

II.

En un sens tout homme me tient de très près, puisque je dois lui faire du bien et le souffrir ; mais, d'un autre côté, lorsqu'il veut mettre obstacle aux actions qui me sont propres, c'est pour moi un être aussi indifférent que le soleil, le vent, une bête féroce : car ces choses pourraient aussi mettre obstacle à mon action, mais aucune d'elles n'en peut mettre au mouvement de mon cœur, ni à mon affection, parceque j'y ai mis une condition, et que je suis le maître d'en transformer l'objet. Mon ame a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire, en quelque chose de meilleur; en sorte que ce qui arrête un ouvrage projeté, devient l'ouvrage, et que ce

qui s'oppose à ma route, me devient une route.

III.

Tu peux vivre ici comme songerait à vivre un homme qui s'est retiré du monde. Si on ne t'en laisse pas la liberté, sors de la vie, non en homme qui souffre un vrai mal ; mais, il fume ici, je m'en vais ; penses-tu que ce soit une affaire ? Cependant, jusqu'à ce que j'aie une si forte raison de m'en aller, je reste libre. Personne ne m'empêche de faire ce que je veux, et je ne veux rien qui ne soit conforme à la nature d'un être raisonnable et sociable.

IV.

Essayons de les gagner par la persuasion. Mais continue de faire, malgré eux, des actions justes, toutes les fois que la raison de justice l'exigera. Que si quelque force t'en empêche,

tourne ton ame à la patience et à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'était que conditionnel, et que tu ne voulais pas l'impossible. Que voulais-tu? Un certain effet de ton desir, et tu l'obtiens. Ce desir devient la chose.

V.

Personne ne t'empêchera de vivre selon ta nature; il ne t'arrivera rien qui ne soit dans l'ordre de la commune nature.

VI.

Qu'est-ce qu'on peut faire ou dire de mieux en telle occasion? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. Ne cherche point à t'excuser sur les difficultés. Tu ne cesseras pas de t'en plaindre, jusqu'à ce que pour faire en toute occasion ce qu'exige la constitution de l'homme,

tu aies autant d'empressement que les voluptueux en ont pour les délices de la vie. Car enfin c'est jouir délicieusement de soi même que de faire tout ce qui convient à sa propre nature. Or, il est en ton pouvoir de le faire dans quelque situation que tu sois. Un cylindre ne peut de lui-même se mettre en mouvement que dans une certaine situation. Il en est de même de l'eau, du feu et des autres choses qui ne sont régies que par les impressions de la nature ou d'une sorte d'ame destituée de raison : parceque souvent les lois de la nature les retiennent et leur interdisent tout mouvement. Mais une ame intelligente et raisonnable n'a qu'à vouloir. Elle est en état par sa nature de franchir tous les obstacles ; elle se donne tel mouvement qu'il lui plaît, et avec la même facilité que le feu s'élève, que l'eau s'é-

coule, qu'un cylindre roule en bas. Si tu as toujours devant les yeux cette vérité, il ne t'en faut pas davantage.

Les obstacles ne peuvent agir que sur le corps, ce cadavre que l'ame traîne, et ils ne peuvent ni frapper l'ame ni lui faire aucun mal, à moins qu'elle ne s'imagine faussement que ce sont de vrais obstacles pour elle, et qu'elle ne se laisse dominer par cette erreur; s'il en était autrement, ces prétendus maux rendraient méchant celui qui aurait à les souffrir.

Les ouvrages de l'art ne peuvent éprouver aucun accident qu'aussitôt ils ne deviennent moins bons; au lieu que si l'homme fait un bon usage des difficultés, il en devient en quelque sorte meilleur et plus digne de louange.

En général, souviens-toi qu'un citoyen de cette grande ville du monde ne peut être blessé que de ce qui offen-

serait la ville entière. Il n'est rien qui puisse nuire au monde que ce qui troublerait la loi de son arrangement, et aucun de ces accidents, que le vulgaire nommé fâcheux, ne peut troubler cet ordre ; donc ils ne peuvent nuire à la ville ni au citoyen.

VII.

Comme ceux qui te font obstacle dans le chemin de la droite raison ne peuvent te détourner d'une bonne action, ne cesse pas de les aimer. Mais tiens-toi ferme également sur ces deux principes : l'un, de persévérer dans ta façon de penser et d'agir ; l'autre, d'avoir de la douceur pour ceux même qui veulent te faire obstacle ou qui te sont fâcheux de toute autre manière ; car il n'y aurait pas moins de faiblesse à leur en vouloir du mal qu'à abandonner la bonne action et succomber à la crainte. C'est agir en soldat qui

abandonne son poste, que de se laisser intimider, ou de haïr celui que la nature a fait notre parent et notre ami.

VIII.

Si quelque chose te paraît difficile à faire, songe qu'elle n'est pas impossible à l'humanité ; et si un autre peut la faire, si même elle convient à tout homme, songe que tu peux y atteindre aussi.

IX.

Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer.

CHAPITRE XXVII.

Encouragements à la vertu.

I.

Embellis ton ame de simplicité, de pudeur et d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les hommes. Marche à la suite de Dieu: car, comme dit un poëte, ses lois gouvernent tout.

Mais s'il n'y a que des atômes élémentaires ?

En ce cas il suffit de te rappeler que toutes ces choses vont aussi par des lois constantes, du moins à peu de chose près (car nos volontés sont libres).

II.

Cesse d'errer çà et là, car tu n'auras

pas le temps de relire tes mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains et des Grecs, ni les recueils que tu avais mis à part pour ta vieillesse. Hâte-toi donc de marcher à ton but : et renonçant à de frivoles espérances, viens toi-même à ton secours, si tu as tes intérêts à cœur. Cela dépend de toi.

III.

Il ne faut pas seulement considérer que tous les jours la vie se consume, et qu'il en reste moins à passer, mais encore songer que si on parvient à un grand âge, il n'est pas sûr que l'on conservera la même force d'esprit et de jugement pour la contemplation, la recherche et la connaissance des choses divines et humaines : si un homme tombe en enfance, il continue à la vérité de dormir, de prendre de la nourriture, d'avoir de certaines ima-

ginations, de certains desirs et autres choses semblables ; mais il ne jouit plus de lui-même, et la vivacité de son esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en état de bien sentir toutes les parties de ses devoirs, ni de ranger et déduire ses idées, ni même d'examiner s'il est temps de mettre son esprit en liberté, ni toute autre question qui demande une raison bien exercée. Il faut donc se hâter, non-seulement parceque tous les jours on s'approche de la mort, mais surtout pour prévenir cet affaissement total de notre intelligence et de notre raison.

IV.

Songe depuis quel temps tu remets au lendemain, et combien d'occasions la Providence t'a fournies dont tu n'as pas profité. Il est temps enfin que tu sentes de quel monde tu fais partie, et quel est ce maître de l'univers dont

ton ame est une émanation; qu'il n'a laissé à ta disposition qu'un temps limité, et que si tu ne fais pas ce qu'il faut pour le rendre serein, il s'envolera; tu disparaîtras avec lui, et il ne reviendra plus.

V.

Ne fais pas comme si tu avais à vivre des milliers d'années; la mort s'avance, pendant que tu vis, pendant que tu le peux, rends-toi homme de bien.

VI.

Tu mourras bientôt, et tu n'as pas encore des mœurs simples; tu n'es pas exempt de trouble; tu parais soupçonner encore que les choses extérieures peuvent te rendre malheureux; tu n'es pas bien disposé pour tous les hommes en général; tu ne fais pas consister la sagesse à ne faire que des actions justes.

VII.

Comme si tu avais déja rempli le nombre de tes jours, et que par grace ta vie eût été prolongée, passe du moins ce reste conformément à ta nature.

VIII.

N'oublie jamais de faire ces réflexions : Quelle est la nature de l'univers? quelle est la tienne? Quel rapport a celle-ci avec cette première? Quelle partie est-elle du tout, et de quel tout? Ajoutes-y que personne ne peut t'empêcher de toujours faire et dire ce qui convient à cette nature dont tu es une portion.

IX.

A toutes les heures du jour, en toute occasion, songe à te comporter en vrai Romain, en homme digne de ce nom, sans négligence, sans affectation de gravité, avec amour pour

tes semblables, avec liberté, avec justice.

Fais ton possible pour écarter toute autre idée; tu y réussiras si tu fais chacune de tes actions comme la dernière de ta vie, sans précipitation, sans passion qui t'empêche d'écouter la raison, sans hypocrisie, sans amour-propre, et avec résignation à ta destinée.

Voilà bien peu de préceptes; mais celui qui les observera peut s'assurer de mener une vie heureuse et presque divine, car c'est là tout ce que les dieux exigent de lui.

X.

Donne aux dieux, ô mon fils, donne-nous de la joie [1].

XI.

Que tous tes plaisirs et tes délasse-

[1] C'est un vers de quelque poète inconnu, qui semble avoir fait parler un père à son fils.

ments soient de passer d'une action sociale à une autre de même nature, en te souvenant toujours de Dieu.

XII.

Fais taire ton imagination ; contiens tes desirs ; éteints ta cupidité. Que ton ame se possède elle-même.

XIII.

Que le genre humain voie et connaisse en ta personne un homme qui vit conformément à sa nature. Si on ne peut le supporter, qu'on le tue. Ce serait encore pis de vivre comme eux.

XIV.

Quelle espèce d'hommes sont ceux qui ne font que prendre leurs repas, dormir, s'accoupler, se vuider, faire les autres fonctions animales!

Quelle autre espèce sont ceux qui en gouvernent d'autres avec orgueil, s'emportant et traitant de haut en bas leurs inférieurs? Un peu auparavant ils fai-

saient bassement leur cour : et pourquoi?

Dans peu les uns et les autres seront réduits au même état.

XV.

Il ne s'agit plus absolument de discourir sur les qualités qui font l'homme de bien, mais de l'être.

XVI.

Que personne ne puisse dire avec vérité que tu n'es pas simple dans tes mœurs, ou que tu n'es pas homme de bien. Fais mentir quiconque sera de ce sentiment, car tout cela dépend de toi. Quelqu'un t'empêchera-t-il d'être bon et d'aimer la simplicité? Prends seulement une bonne résolution de renoncer à la vie plutôt qu'à ces vertus; car la raison ne te permet pas de vivre autrement.

XVII.

Tout a pour cause, ou la nécessité du

destin et un arrangement immuable, ou bien une providence bienfaisante, ou enfin c'est l'effet d'un mélange confus de causes qui agissent d'elles-mêmes sans conducteur.

Si c'est l'immuable nécessité, à quoi bon te raidir ?

Si c'est une providence bienfaisante, rends-toi digne de l'assistance de la divinité.

Mais si tout ce monde n'est qu'un mélange confus, sans maître qui y préside, songe avec plaisir que tu as en toi-même, au milieu des flots agités, une intelligence qui te sert de guide : si les flots t'emportent, ils n'entraîneront que ce qui est de la chair et tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence.

XVIII.

Aiguillonne-toi encore ainsi :

En quel état est la raison qui te

guide? Qu'est-ce que tu en fais? A quoi te sert-elle maintenant? A-t-elle perdu son intelligence? S'est-elle détachée, s'est-elle arrachée de la société des hommes? S'est-elle tellement collée et confondue avec cette misérable chair, qu'elle en suive toutes les impressions?

XIX.

Comment t'es-tu comporté jusqu'à présent avec les dieux, tes parents, tes frères, ta femme, tes enfants, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes officiers, tes domestiques? N'as-tu point à te reprocher d'avoir manqué à quelqu'un d'eux par tes actions ou par tes paroles?

Rappelle-toi par quels événements tu as passé, et tout ce que tu as eu la force de supporter, et que l'histoire de ta vie est complète, et que tu as

consommé ton ministère, et combien tu as vu d'actions honnêtes.

As-tu souvent méprisé la volupté, la douleur, la vaine gloire?

Combien d'ingrats as-tu traités avec bonté?

XX.

Chaque être raisonnable a reçu de la nature diverses facultés, à peu près autant que sa condition en pouvait admettre, et entre autres celle-ci : que comme la nature plie, tourne et fait entrer dans l'ordre de son plan tout ce qui lui est contraire et y résiste, de même un être raisonnable a la force de convertir tout empêchement en une action qui lui sera propre, et de s'en servir pour le but qu'il se propose.

XXI.

Dans quelque situation que tu te trouves, il dépendra toujours de toi de prendre en gré, avec une pieuse résí-

gnation, ce qui t'arrivera dans le moment, d'être porté à faire justice aux hommes de ton temps, et d'analyser, suivant les règles de ton art, les pensées qui te viendront, de peur que quelque sentiment, dont la nature ne te serait pas bien connue, ne se coule dans ton cœur.

XXII.

Prends garde de te croire supérieur à toute loi, comme les mauvais empereurs. Prends garde de faire naufrage; il n'y en a que trop d'exemples. Persiste donc à vouloir être simple, bon, de mœurs pures, grave, ennemi des plaisanteries, juste, religieux, bienfaisant, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs. Fais de nouveaux efforts pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre. Révère les dieux et rends service aux hommes. La vie est courte; le seul avantage qu'il y ait

à passer quelque temps sur la terre, c'est de pouvoir y vivre saintement, et y faire des actions utiles à la société.

Fais toutes choses en vrai disciple de (Tite) Antonin. Rappelle-toi sa constance à ne faire que des choses raisonnables, l'égalité de son humeur dans toutes les situations, sa piété, la sérénité de son visage, son extrême douceur, son éloignement pour la vaine gloire, son ardeur à pénétrer les affaires : il ne laissait rien passer sans l'avoir examiné à fond et l'avoir conçu jusqu'à l'évidence. Il souffrait patiemment les reproches injustes qu'on lui faisait, et n'y répondait jamais par d'autres reproches. Il ne faisait rien avec précipitation ; il n'écoutait point les délateurs, mais il examinait avec soin les mœurs et les actions de tout le monde. Il n'était *ni médisant, ni* timide, ni soupçonneux, ni pédant. On

ne voyait rien de trop dans les ornements de sa demeure, de son coucher, de ses vêtements, ni sur sa table, ni dans le nombre de ses domestiques. Rappelle-toi encore son amour pour le travail et sa longue application. On était étonné de le voir rester jusqu'au soir sans qu'il fût obligé de s'interrompre pour des besoins naturels dont les heures étaient réglées, fruit de sa sobriété. Souviens-toi de sa persévérance dans l'amitié, sans aucune variation. Il ne trouvait pas mauvais que l'on contredît avec liberté ses sentiments; et si quelqu'un proposait une meilleure idée, il en marquait de la joie. Souviens-toi enfin que son éloignement pour la superstition égalait sa piété, et passe ta vie avec la même pureté de conscience, afin que ta dernière heure te trouve au même état que lui.

XXIII.

En regardant autour de toi le cours des astres, songe qu'un même mouvement t'emporte avec eux, et pense souvent au changement des éléments les uns dans les autres ; car ces sortes de pensées purifient l'ame des ordures de sa vie terrestre.

XXIV.

Les pythagoriciens voulaient qu'en nous levant nous contemplassions le ciel, pour nous rappeler l'idée de ces êtres toujours les mêmes, qui font toujours de même leur ouvrage, et pour nous faire penser à leur ordre et à leur pureté toute nue ; car un astre n'a point de voile.

XXV.

En quel état faut-il que se trouvent et le corps et l'ame quand la mort arrive? Cette vie est courte ; elle est pré-

cédée et suivie d'une éternité. Toute matière est fragile.

XXVI.

Puisque tu as la raison en partage, use librement de ta supériorité sur les bêtes, et en général sur tout ce qui manque de raison. Quant aux hommes, puisqu'ils ont la raison, traite avec eux comme étant leur concitoyen. Mais en toutes choses invoque les dieux.

N'importe combien de temps tu auras à vivre ainsi ; car une telle vie n'eût-elle duré que trois heures, ce serait assez.

XXVII.

Te flattes-tu de mériter les titres de bon, de modeste, de véridique, de prudent, de doux, de magnanime? Prends donc bien garde à ne point mériter les titres contraires ; et si tu perds ceux-là, tâche de les recouvrer au plutôt : mais souviens-toi que le titre

de *prudent* veut dire que tu dois avoir pris l'habitude d'examiner attentivement et sans distraction la nature de chaque objet; que le titre de *doux* t'oblige à acquiescer volontairement à tout ce que la commune nature t'a distribué; que le titre de *magnanime* suppose une élévation d'ame au dessus de toutes les impressions douces ou rudes que la chair éprouve, au-dessus de la vaine gloire, au-dessus de la mort et des accidents les plus terribles.

Si tu tâches de mériter tous ces titres (sans te soucier que les autres te les donnent), alors tu deviendras un autre homme, et tu parviendras à une vie toute nouvelle; car de rester le même que tu as été par le passé, de continuer de mener une vie où l'ame reçoit mille atteintes mortelles et se couvre de souillures, c'est n'avoir au-

cun sentiment, c'est être esclave de l'amour de la vie, c'est ressembler à ces gladiateurs qui, à moitié dévorés dans un combat contre des bêtes, et tout couverts de blessures, de sang et de poussière, demandent cependant à être réservés au lendemain pour être livrés aux mêmes dents et aux mêmes ongles.

Entre donc en possession de ce petit nombre de titres ; et si tu peux y rester, reste-s-y, aussi content que si tu étais transporté dans un séjour comparable aux îles des bienheureux.

Que si tu sens que la possession de ces beaux noms t'échappe, si tu manques de force pour les retenir tous, aie du moins le courage de te retirer dans quelque coin du monde, où il te soit possible de régner entièrement sur toi ; car autrement il voudrait mieux quitter le monde même, sans colère ce-

pendant, et au contraire avec simplicité, et en homme libre et modeste, qui du moins aurait voulu faire la bonne action de le quitter avec ces sentiments.

Au surplus tu te sentiras puissamment attiré à la pensée de ces titres, si tu te ressouviens des dieux; ils ne se soucient pas d'être simplement loués par des êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des ames en tout pareilles aux leurs. Songe que, comme un figuier porte des figues; comme un chien et une abeille font ce qui convient à leur nature, il faut aussi que l'homme fasse tout ce qui convient à la raison qui lui est propre.

XXVIII.

Essaie de voir ce qu'il t'en arrivera de mener la vie d'un homme de bien, qui accepte avec résignation la part qui lui a été destinée des événements

du monde, qui fait consister son bonheur à ne faire lui-même que des actions justes, et qui a le cœur plein de bienveillance pour les autres.

XXIX.

Ne point te laisser troubler par ce qui vient d'une cause extérieure, et pratiquer la justice en tout ce qui dépend du principe qui réside en toi; c'est-à-dire, diriger tes affections et tout ce que tu fais au bien de la société, comme à un objet intimement lié par la nature avec ton existence.

XXX.

Tu n'aurais point commencé d'écrire et de lire avant que d'avoir commencé à l'apprendre; il en est de même à plus forte raison de l'art de bien vivre.

XXXI.

Quoi! jusqu'à ce qu'une torche soit consumée, elle ne cesse point de jeter

sa lumière ; et tu souffrirais que la vérité, la justice, la tempérance s'éteignissent en toi tant que tu subsisteras ?

XXXII.

Quand goûteras-tu les fruits de la simplicité, de la gravité, de la connaissance de chaque objet qui se présente, voyant ce qu'il est dans le fond, quel rang il occupe dans le monde, combien de temps il doit durer, de quelles parties il est composé, qui peut en jouir, enfin qui peut le donner et l'ôter ?

XXXIII.

Purifie ton imagination.

Arrête le progrès de ces indignes émotions.

Renferme le présent dans ses bornes.

Connais la nature de ce qui t'arrive à toi ou à un autre.

Distingue et sépare dans l'objet qui

t'affecte, le principe de son activité d'avec sa matière.

Pense à ta dernière heure.

A-t-on fait une faute? laisse-la où elle est.

XXXIV.

Tu n'as plus le temps de lire, mais tu peux repousser loin de toi ce qui te couvrirait de honte, mais tu peux vaincre la volupté et la douleur; mais tu peux te mettre au-dessus de la vanité; mais tu peux supporter, sans te fâcher, les sots et les ingrats; tu peux même leur faire du bien.

XXXV.

O mon ame! quand seras-tu donc bonne et simple, et toujours la même, et toute nue, plus à découvert que le corps même qui t'environne? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce et tendre bienveillance? Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour

n'avoir besoin de rien, pour n'avoir rien à desirer au-dehors parmi les êtres animés ou inanimés pour en faire ton plaisir, ni desirer d'avoir le temps d'en jouir, ni d'être en quelque autre lieu, dans un autre pays, ni de respirer un air plus pur, ni de vivre avec des hommes plus sociables ; mais que, te pliant à ta situation, tu prendras plaisir à tout ce qui est, persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien pour toi, qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux, que tout ce qu'il leur a plu ordonner, et ce qu'ils ordonneront, ne peut être que bon pour toi, et en général pour la conservation du monde, cette créature animée qui est parfaite en soi, bonne, juste et belle, qui produit, embrasse, contient toutes les autres, et reçoit dans son sein toutes celles qui se dissolvent pour en reproduire de sem-

blables! Quand est-ce enfin que tu te seras mise en état de vivre avec les dieux et les hommes, de façon que tu ne te plaignes jamais d'eux, et qu'ils n'aient rien à blâmer dans tes actions!

XXXVI.

C'est une honte que, dans la vie que tu mènes, ton corps ne succombe point aux fatigues de la guerre, et qu'avant lui ton ame devienne languissante.

XXXVII.

Si tu te veux du bien, tu peux dans un moment te procurer les vraies sources de ce bonheur que tu desires, et autour duquel tu ne fais que tourner. Tu n'as qu'à oublier le passé, remettre l'avenir entre les mains de la Providence, et ne t'occupant que du présent, le diriger vers des objets de sainteté et de justice. Je dis de sain-

teté, en aimant ta destinée telle qu'elle est, car la nature l'a faite pour toi et t'a fait pour elle; et de justice, en disant toujours librement et sans détour la vérité, et faisant tout ce qu'exigent les lois et le mérite des circonstances.

Que rien ne t'en empêche, ni la méchanceté des autres, ni leurs opinions, ni leurs discours, ni même ce qu'ils pourraient faire souffrir à cette masse de chair que tu nourris autour de toi : car c'est elle qui souffre; c'est son affaire.

Te voilà bientôt à la fin de ta course. Si tu dédaignes tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de cet esprit dont la source est divine et qui te guide; si tu ne crains pas de mourir, mais seulement de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne

du monde qui t'a donné l'être, tu ne seras plus un étranger dans ta patrie, tu ne recevras plus avec surprise, comme des événements inespérés, ce qui arrive journellement; tu ne dépendras plus de ceci ou de cela.

CHAPITRE XXVIII.

Supporter les hommes.

I.

Commencer le matin par se dire : Aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolents, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parcequ'ils ne connaissent pas les vrais biens et les vrais maux. Mais moi qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, et le vrai mal dans ce qui est hon-

teux ; moi qui sais quelle est la nature de celui qui me manque, et qu'il est mon parent, non par la chair et le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne saurait dépouiller mon ame de son honnêteté ; et il est impossible que je me fâche contre un frère et que je le haïsse, car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupières, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis : or ce serait l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine et de se fuir.

II.

Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions, et celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le fi-

guier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un et l'autre; et fort peu après on ne se souviendra pas même de vos deux noms.

III

C'est folie d'aspirer à des choses impossibles : or il est impossible que des méchants ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel.

IV.

Te mets-tu en colère contre quelqu'un dont le corps sent mauvais? Te mets-tu en colère contre celui qui a l'haleine puante? Qu'y peuvent-ils faire? La bouche de l'un, le gousset de l'autre sont ainsi faits, il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, l'homme a de la raison; il peut, avec de l'attention, reconnaître à quoi il manque. Hé bien, tu as aussi de la raison; sers-t'en pour exciter la

sienne, remontre-lui son devoir, avertis-le de sa faute ; s'il t'écoute, tu le guériras. Il est inutile de se fâcher.

V.

Le miel paraît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfants un bijou. Pourquoi donc me fâcher contre des hommes pleins de préjugés? Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, et le venin sur celui qui a la rage !

VI.

Il y a une sorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paraissent convenables et utiles, et tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes ; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme

y trouvant de la convenance et de l'utilité. Mais, diras-tu, ils se trompent. Détrompe-les donc, et instruis les, mais sans te fâcher.

VII.

Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte.

VIII.

Qu'est-ce que la méchanceté ? C'est ce que tu as vu souvent. Ainsi à tout ce qui arrive en ce genre, dis-toi aussitôt : C'est ce que j'ai déja vu plusieurs fois. Partout, haut et bas, tu trouveras les mêmes choses qui remplissent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes et toutes les familles sont pleines. Rien de nouveau ; tout est ordinaire et de bien courte durée.

IX.

Ne te lasse point de considérer que ce que tu vois faire à présent s'est toujours fait et se fera toujours; et de te rappeler toutes les comédies, toutes les scènes du même genre que tu as vues ou que tu connais par l'histoire : par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Tout cela n'était pas différent de ce que tu vois; c'étaient seulement d'autres acteurs.

X.

Il n'y a point d'ame, dit Platon, qui ne soit privée, malgré elle, de la connaissance de la vérité, et qui, par conséquent ne soit privée aussi malgré elle des vertus de justice, de tempérance, d'égalité d'ame, et autres qui ont un principe commun. C'est ce qu'il est essentiel de ne jamais oublier;

tu en seras plus indulgent envers l'espèce humaine.

XI.

Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainsi à toi-même : Quels sont les principes de cet homme sur les biens et les maux ? car s'il a de certaines opinions sur le plaisir et la douleur, et sur ce qui les cause l'une et l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort et la vie, je ne dois pas trouver surprenant ni étrange qu'il fasse de certaines choses. Je me ressouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait.

XII.

Si l'on te blâme ou l'on te hait, ou si l'on te décrie par quelque motif semblable, examine de près l'ame de ces gens-là ; pénètre dans leur intérieur et vois ce qu'ils sont. Tu reconnaîtras qu'il ne faut pas te tourmenter

pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car la nature a voulu que vous fussiez amis, et les dieux même leur donnent des secours de toute espèce par la voie des songes et des oracles, pour leur faire voir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude.

XIII.

A-t-il fait une faute? c'est à lui-même qu'il a manqué : mais peut-être ne l'a-t-il pas faite.

XIV.

S'il se trompe, instruis-le avec amitié ; fais-lui connaître son erreur ; et si tu ne peux y réussir, n'accuse que toi, ou même ne t'accuse pas.

XV.

Quand tu trouves quelqu'un en faute, reviens aussitôt sur toi ; compte par tes doigts les fautes à peu près

semblables que tu fais : par exemple, en regardant comme un bien les richesses, le plaisir, la vaine gloire, et autres choses pareilles ; c'est un voile que tu jetteras sur la faute d'autrui, et ton indignation disparaîtra bien vite. Ajoute que c'est malgré lui qu'il a péché. Que pouvait-il faire ? ou bien délivre-le, si tu le peux, de la tyrannie qu'il éprouve.

XVI.

Désormais il ne faut se plaindre ni de la nature, ni des dieux, car ils ne font point de fautes, soit volontairement, soit malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes, car ils ne font point de faute qui ne soit involontaire. Ainsi ne te plains jamais.

XVII.

Lorsque quelqu'un te donne lieu d'imaginer qu'il a fait une faute, demande-toi s'il est bien sûr que c'en

soit une ; et si la faute est constante, crois qu'il s'est déja jugé coupable ; châtiment aussi sensible que s'il s'était déchiré le visage à lui-même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant fasse des fautes, ressemble à celui qui ne voudrait pas que le fruit d'un figuier contînt du lait, ni que les enfants au berceau pleurassent, ni que les chevaux hennissent, et ainsi des autres choses qui arrivent nécessairement. Que voudrais-tu que fît un homme qui a de mauvaises habitudes ? Puisque tu es si vif, guéris-le de ces habitudes.

XVIII.

Dissipe, si tu le peux, leurs préjugés : et si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de bienveillance. Les dieux mêmes les aiment et contribuent (tant ils ont de bonté) à leur

faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient aussi qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche ?

CHAPITRE XXIX

Sur les offenses qu'on reçoit.

I.

En faisant ensemble nos exercices, quelqu'un nous a égratignés et blessés d'un coup de tête? Nous ne nous en plaignons pas. Nous ne nous tenons pas pour offensés, et dans la suite nous ne nous défions pas de cet homme comme d'un traître ; nous nous gardons simplement de lui sans air d'inimitié ni de soupçon ; nous nous contentons de l'éviter tout doucement.

C'est ainsi qu'il faut faire dans tout le reste de la vie. Passons bien des choses à ceux qui, pour ainsi dire, s'exercent avec nous. Il ne nous est pas défendu, comme je l'ai dit, d'éviter certaines gens, mais il ne faut avoir ni soupçon ni haine.

II.

On tue, on massacre, on maudit (les empereurs). Cela m'empêchera-t-il de conserver une ame pure, sage, modérée, juste ? Telle qu'une source d'une eau claire et douce qu'un passant s'aviserait de maudire, la source n'en continue pas moins de lui offrir une boisson salutaire ; et s'il y jette de la boue, du fumier, elle se hâte de les repousser, de les dissiper, sans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une source intarissable ? Si tu cultives à toute heure dans ton

cœur le goût de la liberté, de la bienveillance, de la simplicité, de la pudeur.

III.

Quelqu'un me manque? c'est son affaire. Son cœur, ses actions sont à lui ; et moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie ; je fais maintenant ce que ma nature particulière exige de moi.

IV.

La volonté de mon prochain m'est aussi étrangère que son ame et son corps me le sont ; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres, cependant chacun de nos esprits a son domaine à part. S'il en était autrement, un méchant homme aurait pu me rendre méchant comme lui : pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui donner, parcequ'en me rendant méchant, il m'aurait aussi rendu malheureux.

V.

Lorsqu'un impudent te choque, fais-toi aussitôt cette question : Est-il possible que dans le monde il n'y ait point d'impudents? Cela ne se peut; ne demande donc pas l'impossible : celui-ci est un de ces impudents qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant : car en te rapelant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes de cette espèce, tu en seras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi très utile de penser d'abord à celles des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain; elle lui a donné la douceur comme une sorte de préservatif contre la colère que peut exciter la sottise, et contre un autre défaut

elle a donné un autre antidote. Après tout, il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'est égaré : car tout homme qui manque à son devoir, manque le but général qu'il s'est proposé. En quoi donc te trouves-tu offensé? cherche et tu trouveras qu'aucun de ceux qui causent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame; car tu ne peux souffrir un vrai mal, un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal, est-il étrange qu'un homme sans éducation fasse les actions d'un homme de sa sorte? Vois plutôt si tu ne dois pas t'accuser toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes-là. Les lumières de ta raison devaient te le faire présumer, c'est pour l'avoir oublié, que tu t'étonnes de sa faute.

Sur toutes choses quand tu te plains d'un homme sans foi, d'un ingrat,

reviens sur toi-même; car c'est évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme sans foi serait fidèle, ou d'avoir eu, en faisant du bien, autre chose en vue que d'en faire, et de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh ! que cherches-tu de plus en faisant du bien aux hommes? Ne te suffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature? Tu veux en être récompensé? C'est comme si l'œil demandait à être récompensé parcequ'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent : car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin, et qu'en agissant selon leur structure, elles ne font que ce qui leur est propre, de même aussi l'homme ayant été créé pour être bienfaisant, n'a fait que remplir les fonctions de sa structure, lorsqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui procurer des

avantages extérieurs. Il a dès-lors tout ce qui lui appartient.

VI.

Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette règle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offensé. Si la ville n'en est point blessée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en est blessée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi sert-il de le regarder de travers?

VII.

N'aie pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois-les comme elles sont dans le vrai.

VIII.

Un tel me méprise? qu'il voie pourquoi. A mon égard, je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris. Un autre me hait?

c'est son affaire. La mienne est d'avoir de la bienveillance et de la douceur pour tout le monde et pour lui-même, et d'être prêt à lui remontrer qu'il se trompe, non en le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchise et avec bonté, comme en usait Phocion, si toutefois il ne feignait pas, car il faut que cette conduite parte du cœur et que les Dieux y voient un homme vraiment patient et résigné. En effet, peut-il y avoir pour toi quelque mal tant que tu feras ce qui convient à la nature de l'univers, en homme créé pour laisser faire, en toutes façons, ce qui sert à l'utilité commune?

CHAPITRE XXX.

Pardonner à ses ennemis et les aimer.

I.

C'est le propre d'un homme d'aimer ceux même qui l'offensent.

Tu les aimeras si tu viens à penser que tu es leur parent, que c'est par ignorance et malgré eux qu'ils font des fautes, que dans peu vous mourrez tous, et surtout qu'on ne t'a point fait de mal, puisqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'était auparavant.

II.

Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, pense aussitôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien et ce qui est mal, pour s'être porté à

cette faute. Après cette réflexion tu auras compassion de lui, au lieu d'être étonné ou fâché. Car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner ; et si tu ne mets pas son objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu.

III.

Garde-toi d'avoir pour ceux mêmes qui sont inhumains, autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes.

IV.

La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler.

CHAPITRE XXXI.

Bonheur de la vie.

1.

Tout être créé a ce qu'il lui faut pour être content lorsqu'il fait bien ses fonctions. Quant à l'être raisonnable, bien faire sa fonction de penser, c'est de n'admettre pour vrai ni ce qui est faux, ni ce qui n'est pas évident; c'est de diriger tous les mouvements du cœur au bien de la société, c'est de ne rechercher, de ne fuir que ce qu'il dépend de lui d'avoir ou d'éviter; c'est d'accepter avec résignation tout ce qui lui est distribué par la commune nature : car il fait partie de la commune nature, comme une feuille fait partie d'une plante; avec cette

différence pourtant, qu'une feuille fait partie d'un être dénué de sentiment, dénué de raison, capable d'éprouver des empêchements; au lieu que ce qui constitue l'homme fait partie d'une nature indépendante, libre, intelligente, juste, et qui a distribué à chaque être, suivant sa place dans le monde, une certaine durée, une portion de matière, un ressort d'activité et d'efficace, une correspondance et une liaison avec tout le reste. Or, il faut prendre garde que tu ne trouveras pas cette égalité de proportions, si tu compares un seul individu avec un autre en particulier, mais en comparant le tout d'une espèce avec le tout d'une autre.

II.

Si tu fais l'affaire du moment selon la droite raison, avec soin, avec fermeté, tranquillement, sans te laisser

distraire par aucun objet étranger ; si tu conserves dans sa pureté le génie qui t'anime, comme si dans l'instant tu devais le rendre ; si, attaché à ces principes, tu ne desires rien, tu ne crains rien ; si, content de faire ce que tu fais suivant la nature de ton être, tu dis héroïquement la vérité, sans t'en écarter d'un seul mot, tu vivras heureux. Or personne ne peut t'empêcher de faire tout cela.

III.

Il dépendra toujours de toi de mener une vie heureuse, si tu veux prendre le droit chemin, si tu penses et te conduis bien.

Il y a deux vérités communes à l'esprit de Dieu, de l'homme et de tout être raisonnable ; l'une, que rien n'est capable d'arrêter son action ; l'autre, que son bonheur consiste à vouloir

et à faire des choses justes, et à borner là tous ses desirs.

IV.

Toute machine, tout instrument, tout vase qui fait le service pour lequel on l'a construit, est bien ; cependant l'ouvrier qui l'a fait en est loin : au lieu qu'à l'égard des êtres que la nature porte dans son sein, la même vertu qui les a formés reste et agit en eux. C'est pourquoi tu dois la révérer davantage, et croire que tu auras ce que tu peux desirer de mieux, si tu agis et te gouvernes selon sa volonté. C'est ainsi que l'être universel est heureux, en faisant les fonctions qui sont propres à sa nature.

V.

La félicité, ou le bien absolu, c'est de posséder un bon et droit génie.

Que fais-tu donc ici, mon imagina-

tion? retire-toi, au nom des dieux, comme tu es venue; car je n'ai point affaire de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume. Je ne m'en fâche point. Mais en un mot, va-t'en.

VI.

Il faut moins t'occuper l'esprit des choses qui te manquent que de celles que tu as actuellement; choisir même parmi les choses que tu as, celles qui sont les plus propres à te rendre heureux; te rappeler leur beauté, et combien tu aurais lieu de les rechercher si tu ne les avais pas. Mais prends garde en même temps de faire un trop bon accueil à ces idées, de crainte que tu ne viennes à estimer les moyens que tu as, au point d'être troublé si tu cessais de les avoir.

VII.

Il est très possible d'être en même temps un homme divin et un homme

inconnu à tout le monde. N'oublie jamais cette vérité, et souviens-toi encore qu'il faut bien peu de connaissances pour vivre heureux : car enfin, parce que tu ne peux plus espérer de devenir un grand dialecticien, un grand physicien, renonceras-tu à être libre, modeste, sociable, résigné aux volontés de Dieu?

VIII.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or le propre de l'homme est d'aimer son prochain, de mépriser tout ce qui affecte les sens, de distinguer le spécieux du vrai, enfin de contempler la nature universelle et ses œuvres.

IX.

Le soleil ambitionne-t-il de faire les fonctions de la pluie, ni Esculape celles de la terre? Que diras-tu de cha-

cun des astres? Ils diffèrent les uns des autres, mais leurs fonctions ne se rapportent-elles pas à un but commun?

X.

Les uns prennent du plaisir à une chose, les autres à une autre; et moi, à rendre mon esprit sain, pour ne fuir aucun homme, ni rien de ce qui arrive aux hommes, même tout voir, tout accueillir d'un œil tranquille, et faire usage de tout ce qui se présentera, sans donner à aucun objet plus de valeur et de mérite qu'il n'en a.

XI.

Une seule chose m'inquiète, c'est la crainte de faire ce que la nature d'un homme ne veut pas, ou autrement qu'elle ne le veut, ou ce qu'elle ne veut pas pour le moment.

XII.

Prends-moi, jette-moi où tu vou-

dras. Partout le génie qui réside en moi sera tranquille ; je veux dire qu'il sera content s'il pense et s'il agit comme le demande la condition d'un homme.

XIII.

Puisque te voilà enfin pénétré de la vérité de tes principes, uniquement occupé d'actions utiles à la société, disposé du fond du cœur à recevoir tout ce que la cause par excellence voudra t'envoyer, c'est assez ; sois content.

XIV.

L'ame trouve en elle-même ce qui peut la faire vivre excellemment : elle n'a qu'à regarder avec indifférence tout ce qui est réellement indifférent, et pour y parvenir considérer chaque objet extérieur, tant séparément que par rapport au grand tout ; se ressouvenir qu'aucun de ces objets n'est ca-

pable d'imprimer en nous quelque opinion à son sujet, ni même de s'approcher de nous, ils restent immobiles : c'est nous qui formons notre jugement sur eux, et qui le gravons, pour ainsi dire, de notre main, au dedans de nous. Or, il dépend de nous de ne le point graver, ou même de l'effacer promptement s'il s'y trouve glissé à la dérobée. Au reste, c'est une attention qui sera de peu de durée, puisqu'elle finira bientôt avec notre vie. Mais après tout, qu'y a-t-il de difficile à prendre comme il faut les choses qui se présentent? Si elles conviennent à ta nature, jouis-en gaiement; point de difficulté. Si elles n'y conviennent pas, cherche en toi même ce qui peut y convenir, et vole à ce but, n'y eût-il point de gloire attachée. Il n'est défendu à personne de chercher son propre bien.

XV.

Tu es composé de trois choses : d'un corps, d'une ame animale, et d'un esprit.

De ces trois substances, les deux premières ne t'appartiennent que pour en prendre soin ; mais la troisième est proprement toi.

Si donc tu parviens à éloigner de toi, c'est-à-dire de ton esprit, tout ce que les autres hommes font ou disent, ce que tu as fait ou dit, toutes les idées de l'avenir qui te troublent, tout ce qui se passe malgré toi dans ce corps qui t'environne, ou dans l'ame animale formée avec lui, et tout ce qu'un tourbillon extérieur fait rouler autour de toi, ensorte que ton esprit se dérobant à la destinée du monde, ne vive qu'avec soi, pur, libre, pratiquant la justice, voulant tout ce qui lui arrive, disant toujours la verité;

si, dis-je, tu parviens à séparer ainsi de ton esprit ce que l'impression des sens lui fait éprouver malgré lui; si tu laisses là le passé comme l'avenir: si tu te rends semblable à la sphère d'Empédocle, qui, parfaite en rondeur, se contente de tourner autour d'elle seule; si tu ne songes à vivre que ce que tu vis, je veux dire le moment présent, alors tu seras en état de passer le reste jusqu'à la mort sans aucun trouble, dans une noble liberté, dans une parfaite union avec le génie qui t'anime.

XVI.

Pour vivre heureux, il faut voir ce que chaque chose est en elle-même par un effet de l'ordre universel, quelle est sa matière, et ce qu'elle a d'actif: se porter de toute son ame à faire ce qui est juste, et à dire la vérité. Que reste-t-il après cela, si non de jouir

de cette vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans y laisser le moindre vide ?

XVII.

Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels, il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature ; ensuite qu'il y a une sorte d'alliance entre moi et les parties qui sont de mon espèce.

Pénétré de la pensée que je fais partie du grand tout, je ne recevrai point avec peine ce qu'il m'aura distribué ; car ce qui est utile au tout ne peut être mauvais pour la partie, et il ne peut rien y avoir dans le tout qui ne serve au bien général. Cela est commun à tous les principes naturels. Mais de plus, il ne peut y avoir hors de l'univers (suivant la force de ce mot) aucune cause naturelle qui l'obligeât à produire ce qui serait mauvais pour lui.

Ainsi, en me rappelant que je fais partie d'un certain tout actuel, je prendrai en bonne part tout ce qui m'arrivera; et en même temps, si je songe que j'ai une sorte d'alliance avec les parties de même espèce que moi, je ne ferai rien de nuisible à la société. Au contraire, je rapporterai tout à mes alliés; je dirigerai tous les mouvements de mon cœur au bien général, et je fuirai tout ce qui s'y opposerait.

Par ce moyen je mènerai sûrement une vie heureuse, comme tu conçois bien que la mènerait un citoyen qui s'occuperait sans cesse à faire des choses utiles à sa patrie, et qui accepterait de bon cœur tout ce qu'elle jugerait à propos de lui distribuer.

XVIII.

En quelque lieu qu'un homme soit abandonné à lui-même, il peut vivre

heureux ; mais il ne saurait l'être qu'autant qu'il se ferait à lui-même une bonne fortune par de bonnes habitudes de l'ame, de bons desirs, de bonnes actions.

XIX.

Qu'est-ce qu'Alexandre, César, Pompée, en comparaison de Diogène, d'Héraclite, de Socrate? Ceux-ci connaissaient la nature de toutes choses ; ils en connaissaient les principes actifs, le fond ; leur ame était toujours dans la même assiette. Que de projets divers ! Combien de sortes d'esclavages dans l'ame des autres !

CHAPITRE XXXII.

L'homme vertueux.

I.

Dans une ame bien réglée et bien épurée, tu ne trouveras point de corruption, rien d'impur, point de venin caché. La mort ne la surprend point avant que sa vie ait été complète, comme on le dirait d'une pièce de théâtre si un acteur quittait avant que d'avoir fini son rôle. De plus, on n'y voit rien de bas, ni d'affecté; point de contrainte; rien de décousu, rien de criminel, ni qui exige le secret.

II.

Corps. Ame sensitive. Intelligence.

Au corps, des sensations. A l'ame animale, des passions. A l'intelligence, des maximes.

Avoir l'imagination frappée? Les brutes l'ont.

Être agité par des passions? Les loups le sont, et les demi-hommes, et un Phalaris, et un Néron.

Savoir se conduire extérieurement avec bienséance? Les athées le savent aussi, et les traîtres à la patrie, et ceux qui font tout à portes fermées.

Ces facultés sont communes aux différentes espèces que je viens de nommer. C'est donc une vertu propre au seul homme de bien, d'agréer et d'accueillir ce qui lui arrive, comme prescrit par l'ordre immuable des destinées, de ne jamais faire d'injure au génie qui réside au fond de son cœur; d'empêcher qu'il ne soit troublé par une foule d'imaginations, et de se le conserver propice et favorable, en lui faisant modestement cortége comme à un dieu, sans jamais dire un mot

qui ne soit vrai, ni rien faire qui ne soit juste.

Que si tout le monde ne croit pas qu'il passe véritablement sa vie en homme simple, modeste et tranquille, il ne s'en fâche contre personne, et ne perd pas pour cela de vue sa route jusqu'à la mort, où il doit arriver pur, tranquille, et prêt à faire le voyage, en acceptant librement l'ordre de sa destinée.

III.

Lorsque notre maître intérieur est dans sa vigueur naturelle, s'il lui arrive quelque obstacle, il transporte sans peine et constamment son action à une autre chose qu'il lui est possible et permis de faire. Il n'affectionne pas un ordre d'événements plus qu'aucun autre, et s'il desire quelque chose, c'est sous condition. De l'obstacle qui arrive il se fait un sujet d'exercice, comme

un feu qui s'empare de tout ce qui y tombe. Une petite lampe en serait éteinte ; mais un feu ardent s'approprie sur le champ tout ce qu'on y jette ; il le consume et ne s'en élève que plus haut.

IV.

En haut, en bas, ou en cercle, c'est ainsi que se meuvent tous les éléments. La vertu, dans son allure, n'offre rien de semblable. C'est quelque chose de plus divin. Elle va par un chemin qu'on ne peut se peindre, et arrive à son but.

V.

Antisthène disait à Cyrus : C'est chose royale de faire le bien, et d'être réputé faire le mal.

VI.

De Platon.

« J'aurais raison de répondre ainsi « à cet homme : O mon ami, tu ne

« dis pas bien, si ton avis est qu'un « homme qui vaut quelque chose doive « peser les hasards de la vie ou de la « mort, et qu'il ne doive pas se borner « à voir dans ce qu'il fait si l'action est « juste ou injuste, si elle est d'un « homme de bien ou d'un méchant...

« Voici une vérité constante, ô Athé- « niens : Si quelqu'un a pris de lui- « même un poste comme très bon, ou « si l'archonte le lui a confié, il faut, « selon moi, qu'il s'y tienne et qu'il « s'y défende, sans tenir compte ni de « la mort, ni d'autre chose plus que « de l'honneur...

« Au reste, mon ami, vois toi- « même : y a-t-il rien de plus noble « et de meilleur que de défendre les « autres et d'en être défendu ? Un « homme vraiment homme n'aspire « point à vivre tant d'années ; il n'aime « pas la vie, il s'en remet à Dieu ; il

« dit, comme les bonnes femmes : On « ne peut fuir sa destinée. Il examine « simplement quel est le meilleur em- « ploi à faire du temps qu'il doit « vivre. »

VII.

Ne regarde point autour de toi ce que pensent les autres. Ne regarde que droit devant toi. A quoi la nature te conduit-elle? La nature universelle, par tout ce qui t'arrive de sa part; ta nature propre, par les obligations qu'elle t'impose.

Tout être doit agir suivant sa condition. Les êtres qui ne sont pas raisonnables ont été faits pour ceux qui le sont, par la raison que le bas est fait pour le haut.

Les êtres raisonnables n'ont pu être faits que les uns pour les autres.

Ainsi le premier attribut de la condition humaine est la sociabilité.

Le second, de résister aux passions dont la source est dans le corps; car c'est le propre d'une substance spirituelle et raisonnable, de pouvoir se renfermer en soi-même, et dominer sur les sens, sur les appétits qui sont du pur animal. La raison demande à les dominer sans jamais s'en laisser vaincre; et cela est juste, puisqu'ils n'ont été faits que pour la servir.

Enfin la raison est faite pour se garantir de toute faute et de toute erreur.

Un esprit ainsi disposé marche toujours droit. Il a tout ce qui appartient à sa nature.

VIII.

D'où savons-nous si Telauges n'était pas supérieur à Socrate pour les qualités de l'ame? Car ce n'est pas assez que Socrate soit mort avec plus de gloire, ni qu'il ait fait voir plus de finesse d'esprit dans ses disputes avec les

sophistes, ni qu'il ait montré plus de fermeté en passant des nuits très froides au bivouac, ou plus de grandeur d'ame en refusant d'obéir aux trente tyrans qui lui avaient commandé d'aller enlever un riche habitant de Salamine, ni qu'ensuite il se soit promené fièrement dans les rues (de quoi cependant on peut fort douter) ; mais il faut analyser le fond de l'ame de Socrate ; savoir si elle était assez forte pour faire consister son bonheur à être juste envers les hommes, et religieuse envers les dieux, sans se fâcher inutilement contre les méchants, ni flatter bassement l'ignorance, sans regarder les accidents que l'ordre général du monde amène comme des choses étranges ou impossibles à supporter, et sans se livrer aux sensations qu'une vile chair éprouve.

IX.

La perfection des mœurs consiste à passer chaque jour comme si ce devait être le dernier, sans trouble, sans lâcheté, sans dissimulaton.

X.

Ce qu'un être animé qui raisonne et qui est sensible aux devoirs de la société, trouve dénué d'intelligence et d'instinct social, lui paraît avec raison fort au-dessous de sa dignité propre.

XI.

Ai-je quelque fonction à remplir? je m'en acquitte en la rapportant au bien de l'humanité. M'arrive-t-il quelque accident? je le reçois en le rapportant aux dieux et à cette source commune de toutes choses, d'où procède tout ce qui se fait.

XII.

Il serait sans doute plus agréable de sortir de la vie sans avoir connu le

mensonge, ni la dissimulation, ni le luxe, ni le faste. Mais après s'être rassasié de toutes ces fautes, il reste une ressource, qui est de mourir plutôt que de se résoudre à croupir volontairement dans le mal. Hé quoi ! l'expérience ne t'a pas encore persuadé de t'enfuir du milieu de cette peste ? car la corruption de l'ame est une peste pour toi bien plus que l'altération et la mauvaise qualité de l'air. Ceci n'est une peste que pour l'animal comme animal, au lieu que l'autre est la peste des hommes en tant qu'hommes.

XIII.

Celui qui ne dirige pas toujours ses actions à un seul et même but, ne saurait être pendant toute sa vie toujours égal et le même. Ce n'est pas assez dire, si tu n'ajoutes quel doit être ce but. Or, puisque tous les hom-

mes n'ont pas la même idée sur les biens, pas même sur ceux à qui la plupart donnent ce nom, et comme ils s'accordent seulement sur de certains biens, je veux dire sur ceux qui le sont en effet pour toute la société; il suit de là que notre but doit être de faire des actions utiles à l'espèce humaine et à notre société particulière : car celui qui rapportera toutes les affections de son cœur à ce but, rendra toutes ses actions uniformes, et par ce moyen il sera toujours le même.

XIV.

Quel est ton métier? D'être vertueux. Quel bon moyen de le devenir? Par les principes qu'inspire la contemplation de la nature universelle et de la structure particulière de l'homme.

XV.

La main ni le pied ne font point un

travail au-dessus de leur nature, tant que le pied ne fait que les fonctions de pied, et la main celles de main. Il en est de même de l'homme comme homme : ce n'est pas pour lui un travail au-dessus de la nature de remplir les devoirs d'un homme ; et s'il n'y a rien là au-dessus de sa nature, il n'y a point de mal pour lui.

CHAPITRE XXXIII.

Se détacher et s'attacher.

I.

Considère les temps, par exemple, de Vespasien, tu y verras tout ce qu'on voit aujourd'hui : des hommes qui se marient, qui élèvent des enfants, qui sont malades, qui meurent, qui font

la guerre, qui célèbrent des jeux. Tu y verras des marchands, des laboureurs, de bas courtisans, des hommes remplis d'orgueil, ou de soupçons, ou de mauvais desseins ; quelques-uns qui souhaitent la mort, d'autres qui se plaignent de l'état présent des choses ; d'autres enfin qui s'occupent de folles amours, de ramasser des trésors, d'obtenir un consulat, un royaume. Tous ces gens-là ont cessé de vivre : ils ne sont plus nulle part.

Passe en revue les temps de Trajan. Le spectacle se trouvera le même. Cet âge s'est encore évanoui.

Jette les yeux sur d'autres époques. Parcours toutes les nations de la terre. Vois combien d'hommes, après s'être bien tourmentés pendant leur vie, sont morts après une courte apparition, se sont résolus en leurs premiers principes. Rappelle-toi surtout ceux

de la connaissance, que tu as vus s'occuper de soins frivoles, sans jamais songer à faire les actions propres à la structure d'un être raisonnable, ni s'attacher à cet unique moyen de vivre content.

II.

On s'est familiarisé avec tous ces objets par l'habitude; mais leur durée n'est que d'un jour, et ils sont composés d'une matière sale et dégoûtante. Ce sont aujourd'hui les mêmes que l'on voyait du temps de ceux que nous avons enterrés.

III.

La matière de chaque corps n'est que pourriture. C'est de l'eau, de la poussière, des ossements, de l'ordure. Les marbres sont de simples callosités de la terre; l'or et l'argent ne sont que des sédiments. Ma robe n'est que du poil de bête, et sa couleur de pour-

pre n'est que le sang d'un coquillage. Tout le reste a le même fond ; et même ce qui respire n'est pas de nature différente : il vient de là et y retourne.

IV.

Sais-tu en quoi consistent les bains que tu prends? C'est de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des raclures, toutes choses de mauvaise odeur. Ce qui fait notre vie et tout ce qui entre dans la composition des êtres en général, n'est pas d'une autre nature.

V.

Toutes choses sont couvertes, pour ainsi dire, d'un voile si épais, que plusieurs philosophes de mérite ont cru qu'on ne pouvait absolument en connaître le fond ; et les stoïciens eux-mêmes pensent que la connaissance en est au moins difficile. Toutes nos

opinions sont sujettes à erreur, car où est celui qui ne se trompe jamais? Passe maintenant aux objets que nous pouvons posséder. Qu'ils sont de peu de durée! Et qu'ils sont méprisables, puisqu'ils peuvent être entre les mains d'un débauché, d'une courtisane, d'un brigand! Porte ensuite tes regards sur les mœurs de ceux qui vivent avec toi. Le plus agréable d'entre eux est à peine supportable; que dis-je? à peine quelqu'un d'eux peut-il se supporter lui-même.

Au milieu donc de tant d'obscurité, de toute cette ordure, de ce torrent qui emporte la matière, le temps, les mouvements particuliers, et tout ce qui se meut, je ne conçois pas ce qui peut mériter de l'estime ou le moindre attachement. On est réduit, au contraire, à se consoler soi-même en attendant sa propre dissolution; mais il

faut l'attendre sans se chagriner du retardement, et chercher son repos dans ces deux points qui sont d'une ressource unique; l'un, qu'il ne m'arrivera rien qui ne soit dans les dispositions de la nature universelle : l'autre, qu'il dépend de moi de ne rien faire contre mon dieu et mon génie; car nulle puissance au monde ne peut me mettre dans la nécessité de leur désobéir.

VI.

Considère souvent avec quelle promptitude tout ce qui existe et ce qui naît est emporté et disparaît après une course incertaine : car la matière s'écoule sans cesse comme un fleuve. Les opérations naturelles et leurs causes ne produisent que des changements continuels et des transformations; il n'y a presque rien de stable et de permanent. Regarde encore de

près cette immense étendue du passé et de l'avenir, dans laquelle tout s'évanouit.

N'y a-t-il donc pas de la folie à celui qui, pour de tels objets, s'enorgueillit ou se tourmente, ou se plaint comme en étant importuné? Combien de temps l'est-il? Et que ce temps est court!

VII.

Voici un bel endroit de Pythagore. Celui qui veut faire un discours sur les hommes, doit considérer, dit-il, comme d'un lieu élevé, tout ce qui se passe sur la terre, ce grand nombre de sociétés, d'armées, de labourages, de mariages, de divorces, de naissances, de morts; le tumulte des tribunaux, les pays inhabités, les barbares de toutes couleurs, les réjouissances, les deuils, les foires, les marchés, la confusion de tout cela, et ce mélange de

choses contraires dont le monde est composé.

VIII.

Tous les corps particuliers passent comme un torrent au travers de la substance de l'univers. Ils sont nés avec lui, et lui servent, comme nos membres se servent réciproquement.

Combien le temps n'a-t-il pas déja englouti de Chrysippes! Combien de Socrates? Combien d'Épictètes? Applique cette réflexion à chaque homme, à chaque objet.

IX.

Retourne les objets. Considère bien ce que c'est. Que devient-on par la vieillesse, par la maladie, par la débauche?

X.

Des querelles, des jeux d'enfants, des ames qui promènent des morts, image vivante de l'histoire des mânes.

XI.

Représente-toi sans cesse l'éternité du temps et l'immensité de la matière. Chaque corps n'est, par rapport à celle-ci, qu'un grain de millet, et sa durée n'est, pour le temps, qu'un tour de vrille.

XII.

En t'arrêtant sur chaque objet qui s'offre, imagine-toi qu'il se dissout déja, qu'il est en voie de changer de forme, de se pourrir, de se dissiper. Tout a été fait pour mourir.

XIII.

Épictète conseillait à tout père qui baise son enfant de dire tout bas : Tu mourras peut-être demain. Mais cela est de mauvais augure ! Rien, dit-il, de ce qui signifie une opération naturelle n'est de mauvais augure, car autrement il serait de mauvais augure de parler de la moisson.

XIV.

Dieu ne regarde que les esprits, sans faire attention à ces vases matériels, à ces écorces, à ces ordures qui les enveloppent ; car l'intelligence divine ne touche qu'aux émanations dérivées de sa propre substance. Accoutume-toi à faire de même : tu te débarrasseras d'une foule d'inquiétudes qui t'assiégent ; car celui qui ne voit autour de son ame qu'une misérable enveloppe de chair, daignera-t-il s'occuper d'un bel habit, d'un palais, de la gloire même, et de tous les entours de même genre qui le couvrent?

XV.

Dans peu, et toi, et tout ce que tu vois maintenant, et tous ceux qui vivent aujourd'hui, vous ne serez plus ; car tout est né pour être déplacé, changé, corrompu, afin que de tout ce

débris il naisse, dans l'ordre marqué, d'autres productions.

XVI.

Tout change. Toi-même tu changes continuellement et tu te détruis dans quelque partie. Il en est de même du monde entier.

XVII.

Bientôt la terre nous couvrira tous. Elle-même changera. Tout prendra d'autres formes, et puis d'autres à l'infini. Or, en considérant cette suite de changements et de transformations, et leur rapidité, il y a bien lieu de se dégoûter de tout ce qui est mortel. La cause universelle est un torrent qui entraîne tout.

XVIII.

En voyant les philosophes de ton temps, Satyron, Euphrate, Alcyphron, Xénophon, imagine-toi voir les anciens

philosophes Eutyches, Hymène, Eutichyon, Sylvain, Tropéophore, Criton, Sévérus; et en te regardant toi-même, songe à quelqu'un des anciens Césars. Use-s-en de même pour chacun de tes contemporains; rappelle-toi quelque autre ancien qui ait eu du rapport avec lui. Fais ensuite cette réflexion : Où sont ces gens-là? Nulle part; ou bien ils sont en tel lieu que tu voudras l'imaginer. Ainsi tu t'accoutumeras à voir que les choses humaines ne sont que fumée, que néant, surtout si tu te ressouviens que ce qui aura une fois changé de forme, ne la reprendra jamais dans la suite des siècles.

Et toi, quand changeras-tu?

Mais quoi! ne te suffit-il pas de passer avec honnêteté ce peu de jours?

Quelle est la matière, quel est le sujet de tes aversions? Car enfin, qu'est-ce que tout cela, sinon des oc-

casions d'exercice pour un homme raisonnable qui a bien et méthodiquement réfléchi sur tout ce qui se passe dans la vie? Arrête-toi donc jusqu'à ce que tu te sois rendu ces idées propres, comme un fort estomac se rend propres toutes sortes d'aliments, comme un grand feu tourne en flamme et en lumière tout ce qu'on y jette.

XIX.

Lorsqu'on a une fois mordu aux vrais principes, un mot très court et même trivial suffit pour nous faire bannir la tristesse et la crainte. Par exemple, ce mot (d'Homère) :

Comme on voit par les vents les feuilles arrachées...
.....
De même les mortels.....

Oui, tes chers enfants ne sont que des feuilles légères; feuilles aussi ces hommes qui, d'un air de vérité, nous louent et nous bénissent en public, ou

qui, au contraire, nous maudissent en particulier, nous déchirent et font de nous mille railleries; feuilles pareillement ceux qui, après notre mort, se souviendront de nous : un printemps les voit naître, un coup de vent les abat, ensuite la forêt en repousse d'autres; mais leur durée est également courte.

Et toi tu crains, et tu desires tout, comme si tout devait être éternel?

Tu mourras aussi, et celui qui t'aura mené au tombeau sera bientôt pleuré par un autre.

XX.

Dans un moment il ne restera plus de toi que de la cendre, des os arides, un nom, pas même un nom, qui n'est qu'un peu de bruit, un écho. Oui, ce qu'on respecte le plus dans la vie n'est que vanité, pourriture, petitesse. Ce sont des chiens qui se battent, des en-

fants qui se disputent; ils rient, et le moment d'après ils pleurent. La foi, la pudeur, la justice, la vérité ont quitté la terre pour s'envoler au ciel. Qu'est-ce qui t'attache ici bas? Sont-ce les objets sensibles? Mais ils changent, ils n'ont point de solidité. Sont-ce tes sens? Mais ils t'éclairent mal; ils sont sujets à erreur. Sont-ce tes esprits vitaux? Mais ce n'est qu'une vapeur du sang. Est-ce de devenir célèbre parmi ces hommes? Ce n'est rien. Pourquoi donc n'attends-tu pas paisiblement, ou d'être éteint, ou d'être déplacé? Et jusqu'à ce que ce moment arrive, te faut-il autre chose pour vivre content, que d'honorer et bénir les dieux, faire du bien aux hommes, savoir souffrir et s'abstenir, et ne jamais oublier que tout ce qui est extérieur à ton corps et à ton ame n'est ni à toi, ni dans ta dépendance?

XXI.

Dans peu tu oublieras tout, et tu en seras oublié.

XXII.

Accoutume-toi à contempler les transformations des êtres les uns dans les autres. Fais-y une continuelle attention. Exerce-toi dans cette partie. Rien ne rend l'ame plus grande : elle se détache par là du corps. Celui qui pense que bientôt il faudra tout quitter en quittant les hommes, se soumet aux lois de la justice pour tout ce qu'il faut faire, et aux lois de la nature universelle pour tout ce qui arrive. Il ne fait pas la plus légère attention à ce que les autres disent, pensent, ou font à son sujet, content de ces deux choses, de faire avec justice ce qu'il doit faire dans le moment, et d'aimer ce qui dans le moment lui est distribué.

Libre de tout autre soin, de toute autre affection, il ne veut qu'aller droit selon la loi, et que suivre Dieu qui est le guide et le terme de sa route.

CHAPITRE XXXIV.

Sur la mort.

I.

La mort est, comme la naissance, un mystère de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes éléments. Mais il n'y a rien là qui doive faire de la peine, car il ne s'y trouve ordinairement rien qui répugne à l'essence d'un être intelligent, ni au plan de sa formation.

II.

Est-ce dissipation? résolution en

atomes? anéantissement? extinction? simple déplacement?

III.

Oh! que toutes choses sont bien vite englouties : les corps par la terre, leur mémoire par le temps! Qu'est-ce que tous les objets sensibles, particulièrement ceux qui nous amorcent par l'idée du plaisir, ou qui nous épouvantent par l'idée de la douleur, ou ceux qu'on admire tant? Que tout cela est frivole, méprisable, bas, corruptible, cadavéreux! Approche-toi, en esprit, de ceux même dont les opinions et les suffrages dispensent la gloire. Songe ce que c'est que la mort. Si tu parviens à bien connaître ce seul objet, si tu en sépares par la pensée tout ce que l'imagination y ajoute, tu ne la verras que comme un ouvrage de la nature; or, il faut être enfant pour avoir peur d'un effet naturel. Et

ce n'est pas seulement une opération de la nature, mais de plus une opération qui lui est utile.

Comment l'homme tient-il à Dieu? Par quelle partie, et quand y tient-il? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-t-elle pas en Dieu?

IV.

Tu as subsisté comme partie d'un tout. Ce qui t'avait produit t'absorbera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu, par un changement, dans le sein fécond du père de la nature.

V.

Ce qui est venu de la terre retourne à la terre; mais ce qui avait une céleste origine retourne dans les cieux, dit un poëte. Ce premier changement est, ou une séparation d'atomes qui étaient adhérents; ou, ce qui revient au même, c'est une dispersion d'éléments inanimés.

VI.

Celui qui redoute la mort craint, ou d'être privé de tout sentiment, ou d'en avoir d'une autre sorte. Mais au premier cas il n'aura point de mal, et au second il sera autrement animé; il ne cessera pas de vivre.

VII.

Si les ames sensitives ne périssent pas, comment depuis tant de siècles l'air peut-il les contenir? Mais comment la terre peut-elle contenir tant de corps qui y ont été renfermés depuis le même temps?

Comme les corps, après quelque séjour en terre, s'altèrent et se dissolvent, ce qui fait place à d'autres; de même les ames, après quelque séjour dans l'air, s'altèrent, se fondent et s'enflamment, en rentrant dans le sein fécond du premier principe de l'uni-

vers [1], ce qui fait place à celles qui surviennent.

Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames ne périssent pas.

Or, non-seulement il faut tenir compte de ce grand nombre de corps enterrés, mais encore des animaux qui sont mangés tous les jours, tant par nous que par d'autres animaux ; car combien y en a-t-il de consommés, qui ont été comme enterrés dans les corps de ceux qui s'en nourrissent ! Cependant le même lieu les contient,

1 Ce n'est ici qu'une hypothèse. Marc-Aurèle y considère l'esprit comme un feu renfermé dans une nue. La nue se fond ; l'esprit s'enflamme, et il rentre seul dans le sein de l'Etre suprême, dont il est émané.

Plusieurs autres philosophes ont donné à l'esprit une sorte de vêtement d'air. Timée et Platon disent que l'esprit est logé dans l'ame, et l'ame dans le corps. (PLATO, *in Timæo*, page 527, Ficini.)

parcequ'ils y sont convertis en sang, en air et en feu.

VIII.

Il ne faut jamais oublier ce mot d'Héraclite, que la mort de la terre est de se tourner en eau, celle de l'eau de se tourner en air, celle de l'air de se tourner en feu, et réciproquement.

IX.

C'est une nécessité aux parties du grand tout, je veux dire à toutes celles qui composent le monde visible, de se corrompre; c'est-à-dire, de s'altérer, pour aller former d'autres individus.

Si je dis que c'est pour elles un mal, et un mal nécessaire, ce monde est donc mal gouverné; car en effet ses parties paraissent faites pour s'altérer et se corrompre en mille manières.

Est-ce que la nature aurait voulu

tout exprès faire du mal à ses parties, les assujettir au mal, les créer pour les y faire tomber inévitablement ? Ou bien cela se passerait-il indépendamment de la nature ? L'un et l'autre est incroyable.

Que si quelqu'un, sans parler de la nature, disait seulement, les parties du monde sont ainsi faites ; il n'évitera pas le ridicule de la contradiction qu'il y a de convenir que les parties du monde sont faites pour changer de forme, et d'être cependant étonné, fâché même de ces changements comme d'un désordre ; surtout dès qu'on voit chaque individu se résoudre dans les principes dont il avait été formé ; car la corruption vient, ou de la dispersion des éléments du corps, ou de la conversion de ce qu'il a de solide en terre, et de ce qu'il a de spiritueux en air, l'un et l'autre

rentrant dans la pépinière de tous les êtres de l'univers, pour être consumé un jour avec lui, ou pour le renouveler par de perpétuelles vicissitudes.

Et n'imagine pas que ces parties solides et spiritueuses du corps y soient depuis sa conception ; car tout ceci n'y est que d'hier ou d'avant-hier, par les aliments ou la respiration. C'est donc ceci qui change, et non ce que la mère a mis au monde.

Et si tu supposes que ceci fasse une principale partie de l'homme, c'est une supposition qui, à mon avis, ne détruit pas ce qui est et que j'ai voulu dire [1].

X

Tout ce qui est corporel va très vite se perdre dans la masse totale de la

[1] Que l'esprit seul constitue l'homme, et que le corps n'en est qu'un vêtement corruptible et mortel.

matière. Tout ce qui agit comme cause particulière, est repris très vite par le principe de toute activité dans l'univers ; et la mémoire de tout est engloutie très vite dans l'abîme du temps.

XI.

J'ai été composé de matière et de quelque chose qui agit en moi comme cause. Et comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ainsi toute partie qui est à moi sera changée en quelque autre partie du monde, et celle-ci en une autre, à l'infini. C'est par un de ces changements que j'ai existé, que mes parents ont existé, et de même en remontant plus haut indéfiniment ; car on peut s'exprimer de cette sorte, quoique le monde soit destiné à éprouver les révolutions fixées par celui qui le gouverne.

XII.

Plusieurs grains d'encens ont été destinés à brûler sur le même autel. Que l'un y tombe plutôt, l'autre plus tard, cette différence n'est rien.

XIII.

Si quelque dieu venait t'annoncer que tu dois mourir demain, ou au plus tard après demain, tu ne te soucierais pas beaucoup que ce fût après demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses le plus lâche des hommes; car quel serait ce délai? Pense de même qu'il t'importe peu de mourir demain ou après plusieurs années.

XIV.

Un moyen trivial, mais fort bon, pour mépriser la mort, c'est de songer aux vieillards qui ont le plus tenu à la vie. Ont-ils quelque avantage sur ceux qui moururent jeunes? On doit trouver quelque part les tombeaux de Ca-

dicien, de Fabius, de Julien, de Lépide, et de leurs pareils, qui, après en avoir enterré tant d'autres, ont été enterrés à leur tour. Toute vie est courte ; et encore dans quelles misères, dans quelle société, dans quel corps nous faut-il la passer? Ce n'est donc pas grand'chose. Regarde derrière toi l'immensité des temps, et devant toi un autre infini : dans cet abîme quelle est la différence de trois jours à trois siècles?

XV.

Il est égal d'avoir connu ce monde trois années, ou cent.

XVI.

Celui qui voit maintenant le monde, a tout vu. Il a vu toute l'éternité passée et à venir. Car tout est et sera de même nature et de même apparence.

XVII.

Lorsqu'au théâtre et en d'autres

jeux on ne te fait voir qu'une répétition uniforme des mêmes objets, tu t'ennuies. Il devrait t'en arriver autant toute la vie, car dans ce monde tu ne vois en haut, en bas, que les mêmes effets, un jeu égal de causes toujours les mêmes. Ah! ceci ne finira-t-il point!

XVIII.

Revois le passé. Que de révolutions d'empires! Tu peux aussi voir l'avenir; le spectacle sera le même, tout ira du même pas et sur le même ton que ce qui se passe aujourd'hui. Il est donc égal d'être pendant quarante ans spectateur de la vie humaine, ou de l'être pendant dix mille; car que verrais-tu de plus?

XIX.

Tous les êtres vivants que tu vois, et tous ceux qui les voient, tomberont bientôt en pourriture. Le vieillard

décrépit qui meurt, ne se trouvera pas en meilleur état que celui qui meurt très jeune.

XX.

Celui qui ne reconnaît pour bon que ce qui se fait aux temps marqués : celui qui pense qu'il est égal d'avoir eu, ou non, assez de temps pour faire beaucoup d'actes de raison, et qu'il n'y a point de différence à voir ce monde plus ou moins d'années, celui-là, dis-je, n'envisage pas la mort comme un objet terrible.

XXI.

O homme ! tu as été citoyen de la grande ville du monde. Que t'importe de ne l'avoir été que cinq ans? Personne ne peut se plaindre qu'il y ait de l'inégalité dans ce qui se fait par les lois du monde. Qu'y a-t-il donc de fâcheux si tu es renvoyé de la ville, non par un tyran, ni par un juge

inique, mais par la nature même qu'y t'y avait admis? C'est comme si un acteur était congédié du théâtre par l'entrepreneur qui l'y avait employé. Hé! je n'ai pas joué les cinq actes, je n'en ai joué que trois! Tu dis bien. Mais, dans la vie, trois actes font une piéce complète, elle est toujours terminée à propos par celui qui l'ayant composée, ordonne maintenant l'interruption. En tout cela tu n'as été ni l'auteur ni la cause de rien. Va-t'en donc paisiblement; car celui qui te congédie est plein de bonté.

XXII.

Hippocrate, après avoir traité bien des maladies, est tombé malade, est mort. Les devins, après avoir annoncé bien des morts, ont été enlevés à leur tour par la Parque. Alexandre et Pompée, et Caïus-César, après avoir

si souvent détruit, de fond en comble, des villes entières, après avoir fait périr dans les combats plusieurs milliers d'hommes de cheval et de pied, sont enfin sortis eux-mêmes de la vie. Héraclite, après avoir dit en physicien tant de belles choses sur l'embrasement du monde; est mort le corps plein d'eau, et couvert de fiente de vache. La vermine fit mourir Démocrite, et une autre sorte de vermine tua Socrate. Qu'est-ce à dire? Tu t'es embarqué; tu as navigué; tu es arrivé; sors du vaisseau. Si c'est pour une autre vie, tout est plein de la divinité; tu y trouveras des dieux; si c'est pour être privé de tout sentiment, tu cesseras d'être obsédé par la douleur, par la volupté, et d'être assujetti au vase qui te renferme; vase si fort au-dessous de toi. Faut-il que

ce qui doit servir commande? Tu es esprit et génie; le reste n'est que fange et pourriture.

XXIII.

Combien de ceux qui étaient entrés avec moi dans le monde en sont déja sortis!

XXIV.

La vie est moissonnée comme des épis dont les uns sont mûrs et les autres verts [1].

XXV.

N'oublie pas combien il est mort de médecins qui souvent avaient froncé les sourcils auprès de leurs malades; combien d'astrologues qui avaient prédit avec emphase les morts des autres: combien de philosophes qui avaient

[1] Cette explication est nouvelle, mais justifiée par le passage d'Euripide, dont cet article est tiré. On peut voir Gataker, et Plutarque dans sa *Consolation d'Apollonius*

débité avec confiance une infinité de systèmes sur la mort et l'immortalité ; combien de guerriers fameux qui avaient immolé un nombre d'ennemis ; combien de tyrans qui, avec une horrible férocité, avaient abusé de leur pouvoir sur la vie de leurs sujets, comme si eux-mêmes eussent été invulnérables; combien il est mort, pour ainsi dire, de villes entières, Hélice, Pompeii, Herculanum, une infinité d'autres ! Passe encore successivement à tous ceux que tu as connus. Tel qui avait enterré celui-ci, a été enterré par celui-là, et le tout en fort peu de temps. Ah ! il ne faut jamais perdre de vue que toutes les choses humaines sont passagères et sans consistance. Hier l'homme était un simple germe ; demain ce sera une momie ou de la cendre. Il faut donc passer cet instant de vie conformément à notre nature,

et nous soumettre à notre dissolution avec douceur, comme une olive mûre qui en tombant semble bénir la terre qui l'a portée, et rendre graces au bois qui l'avait produite.

XXVI.

Verus est mort avant ma fille Lucilla, et puis Lucilla. Maximus avant Secunda, et puis Secunda. Diotime avant Epityncan, et puis Epityncan. Faustine ma tante avant Tite Antonin, et puis Antonin. Toute le reste a été de même. Adrien avant Celer, et ensuite Celer. Quant à ces gens d'un esprit si délié, si prévoyant dans l'avenir, ou si fastueux, où sont-ils? Par exemple, ces génies subtils, Chiarax. Demetrius le platonicien, Eudemon et leurs pareils, s'il y en a eu? Tout cela n'a duré qu'un jour; tout est mort depuis longtemps. Quelques-uns n'ont pas laissé d'eux le moindre

souvenir, et la mémoire des autres a dégénéré en fables, ou disparu des fables mêmes. Souviens-toi donc de ceci : il faudra, ou que ce petit composé de ton être soit dissipé, ou que le faible principe de ta vie s'éteigne, ou qu'il soit déplacé et employé quelque autre part.

XXVII.

Cour d'Auguste, sa femme, sa fille, ses petits-enfants, ses beaux-fils, sa sœur, Agrippa, ses parents, les officiers de sa maison, Arius, Mécène, ses médecins, ses sacrificateurs, tout est mort. Vois encore ailleurs, non la mort d'un seul homme, mais par exemple, celle de la race entière de Pompée. Aussi trouve-t-on gravé sur des tombeaux : Ci-gît le dernier de sa race. Songe combien les ancêtres de celui-là s'étaient donné de soins pour laisser un héritier de leur nom. Quel-

qu'un sera nécessairement le dernier ; par conséquent la famille entière mourra.

XXVIII.

Rien n'est plus propre à te faire mépriser la mort, que de songer que ceux même qui ont regardé la volupté comme un bien et la douleur comme un mal, l'ont cependant méprisée.

XXIX.

Que desires-tu? D'exister; c'est-à-dire, de sentir, de vouloir, de croître pendant un temps, de ne plus croître ensuite, de parler, de penser. Laquelle de ces facultés te paraît la plus excellente? Si chacune en particulier te semble peu de chose, va au dernier, qui est d'obéir à ta raison et à Dieu. Mais il y a de la contradiction à honorer l'un et l'autre, et à ne pouvoir supporter la privation du reste par la mort.

XXX.

Passe en revue le détail des actions de ta vie, et sur chacune demande-toi si la mort est terrible parcequ'elle pourra te priver de faire telle chose.

XXXI.

Dusses-tu vivre trois mille et trente mille ans, n'oublie jamais que personne ne peut perdre que la vie qu'il a, ni jouir d'une autre sorte de vie que de celle qui s'évanouit sans cesse. La plus longue et la plus courte vie reviennent au même, quoiqu'il n'en soit pas ainsi du passé; et il est visible qu'il n'y a jamais que l'instant présent qui nous échappe. On ne peut perdre ni le passé ni l'avenir; comment pourrait-on être privé de ce qu'on n'a pas?

Rappelle-toi ces deux vérités: l'une, que de tout temps le spectacle du monde a été le même; tout ne fait

que rouler en cercle ; il n'y a rien d'intéressant à voir les mêmes objets pendant un siècle ou pendant deux, ou même à l'infini ; l'autre, que celui qui meurt fort jeune, ne perd pas plus que celui qui a vécu fort longtemps ; car l'un et l'autre ne perdent, comme j'ai dit, que l'instant présent, puisqu'on ne saurait perdre ce qu'on n'a pas.

XXXII.

La mort met heureusement fin à l'agitation que les sens communiquent à l'ame, aux violentes secousses des passions, à la mobilité, aux écarts de la pensée, à la servitude que la chair nous impose.

XXXIII.

Il ne tient qu'à toi de recommencer ta vie. Revois toutes les choses que tu as vues. C'est revivre.

XXXIV.

Le temps est comme un fleuve qui entraîne rapidement tout ce qui naît. Aussitôt qu'une chose a paru elle est emportée. Une autre roule ensuite, mais pour ne faire que passer.

XXXV.

Tous les objets que tu vois changent sans s'arrêter. Ils finiront par s'évaporer s'il n'y a qu'une seule substance, ou par se résoudre en leurs divers éléments.

XXXVI.

Un individu se hâte d'être, un autre de n'être plus; et de tout ce qui est né, quelque portion s'est déja éteinte. Ces écoulements, ces altérations renouvellent continuellement le monde, comme la suite continuelle du temps le rend et le rendra éternellement nouveau. Mais au milieu de ce courant où il n'y a rien de stable, quelqu'un

pourrait-il faire cas de choses si passagères? Ce serait se prendre d'affection pour un oiseau qui vole et qu'on perd de vue dans un moment. Notre vie n'a rien de plus solide que le cours des esprits qui s'exhalent du sang, et que la respiration de l'air. Vois ce que c'est qu'attirer l'air une fois, et puis le rendre, comme nous le faisons continuellement. C'est la même chose de rendre tout à la fois à la source de qui tu la tiens, cette respiration que tu reçus en naissant hier ou avant hier.

XXXVII.

On redoute son changement? Mais sans le changement, qu'est-ce qui se ferait dans le monde? Y a-t-il rien de plus familier, de plus ordinaire à la nature de l'univers? Toi-même pourrais-tu prendre le bain, si le bois ne changeait? Pourrais-tu te nourrir, si

les aliments ne changeaient ? Pourrait-il en général se rien faire d'utile sans le changement ? Ne vois-tu pas que le changement qui t'attend sera de même nature que tous les autres dont la nature de l'univers ne peut se passer ?

XXXVIII

La nature de l'univers se sert de toute la matière comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval ; puis mêlant avec le reste la matière du cheval, elle en fait un arbre, puis le corps d'un homme, puis autre chose ; et chacun de ces êtres subsiste peu. Mais il n'y a pas plus de mal pour une armoire d'être défaite que d'être montée.

XXXIX.

Ce qui meurt ne va pas tomber hors du monde ; mais il y reste pour y changer, et par conséquent se résoudre en ses éléments qui sont ceux du monde

et les tiens propres. Or tous ces éléments se changent et ils n'en murmurent pas.

XL.

Tout ce que tu vois, la nature qui gouverne l'univers le changera, et de cette substance elle fera d'autres choses, puis d'autres, afin que le monde soit toujours jeune.

XLI.

Te déplaît-il de peser tant de livres et de n'en pas peser trois cents? Il en doit être de même de ce que tu as à vivre tant d'années et pas davantage. Car comme tu es content de la quantité de matière qui t'a été accordée, tu dois l'être aussi de la durée.

XLII.

Pensez-vous, disait Platon, qu'un homme né avec un esprit mâle et assez fort pour contempler à la fois l'immensité des temps et l'ensemble des

êtres, regarde la vie humaine comme un bien considérable? Cela ne se peut. Ainsi un tel homme ne pensera pas que la mort soit un mal? Non sans doute.

XLIII.

Point de mal aux êtres qui changent, comme aucun bien pour ce qui les remplace.

XLIV.

La nature n'a pas moins dirigé la fin que le commencement et la route de chacun de nous. Celui qui joue à la paume fait de même en la poussant. Mais est-ce un bien pour la balle d'être poussée en haut? Est-ce un mal d'être portée en bas ou de tomber par son poids? Est-ce un bien pour ces bouteilles qui se forment sur l'eau de se soutenir, ou un mal de se rompre? Dis-en autant d'une lampe.

XLV.

Périr n'est autre chose qu'être changé : c'est ce qui plaît beaucoup à la nature universelle, qui fait si bien toutes choses. De tout temps elle en a usé ainsi. A l'infini elle fera des choses nouvelles. Quoi donc ! diras-tu que tout est et sera toujours mal? que tant de dieux n'ont pas eu assez de puissance pour corriger ce désordre? ou que le monde a été condamné à être perpétuellement misérable ?

XLVI.

Chaque action particulière qui finit en son temps ne perd rien de sa valeur, parcequ'elle finit. Celui qui l'a faite n'éprouve aussi aucun mal à cause de cette fin. De même donc notre vie, qui n'est qu'un composé d'actions, venant à finir en son temps, ne devient pas malheureuse en ce qu'elle finit, et celui qui en son temps se trouve parvenu à

la dernière de ses actions n'est point maltraité. C'est toujours la nature qui distribue le temps convenable et le terme : quelquefois la nature particulière, comme quand on meurt de vieillesse, et en général la nature de l'univers, lequel, par le changement continuel de ses parties, est toujours jeune et vigoureux. Ce qui est utile à l'univers est toujours bien et toujours de saison : ainsi la fin de la vie n'est point un vrai mal pour nous, puisqu'elle n'offre rien de honteux qui dépende de notre volonté, ni qui blesse les lois communes. C'est même un bien, puisqu'elle est de saison pour l'univers, qu'elle lui est utile, et qu'elle est amenée avec tout le reste.

Si tu penses de cette façon, si tu te portes vers les mêmes objets que Dieu, et si ta raison se porte à approuver tout ce qu'il fait, tu pourras te dire

vraiment porté par l'esprit de Dieu.

XLVII.

Une action, un desir, une pensée meurent, pour ainsi dire, lorsqu'elles finissent. Il n'y a point de mal à tout cela.

Songe maintenant à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit, suppose la mort de celui qui a précédé; y a-t-il là quelque mal?

Passe ensuite aux intervalles de temps que tu as vécu sous ton aïeul, ta mère, ton père, rappelle-toi ainsi plusieurs autres différences et changements de situation, et t'arrêtant à la fin de chacune, demande-toi, y a-t-il eu là quelque mal? Il en sera donc de même de la fin, de la cessation, du changement de toute ta vie.

XLVIII.

Du raisin vert, du raisin mûr, du raisin sec, tout cela n'est que changement, non de l'être au néant, mais d'une manière d'être en une autre.

XLIX.

Tout homme qui s'afflige et se fâche de quelque événement que ce soit, ressemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe et crie. Fais-toi la même image de celui qui, se voyant étendu dans son lit, y déplore seul en secret sa destinée. Songe qu'il n'a été donné qu'aux êtres raisonnables d'obéir librement aux dispositions primitives; car ne faire qu'y obéir simplement, c'est pour tous une chose inévitable.

L

Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas en mourant quelqu'un près de lui qui soit bien aise de

l'événement. Que ce soit un homme vertueux et sage, ne se trouvera-t-il pas quelqu'un qui, le voyant à sa dernière heure, dira : Je respirerai enfin, délivré de ce pédant? Il est vrai qu'il ne faisait du mal à aucun de nous, mais nous avons bien senti qu'en secret il nous condamnait. Voilà pour l'homme de bien.

Quant à nous souverains, combien de sortes d'intérêts font dire à plusieurs : Qu'il s'en aille! Cette pensée donc doit te faire quitter la vie plus volontiers, car tu pourras te dire : Je quitte une vie où ceux qui passaient la leur avec moi, pour qui j'avais tant travaillé, fait tant de vœux, pris tant de soucis, sont les mêmes qui veulent ma mort, dont peut-être ils espèrent quelque avantage. Pourquoi rester ici plus longtemps?

Cependant ne t'en va pas pour cela moins bien disposé à leur égard ; continue d'avoir pour eux de l'affection, de l'amitié, de l'indulgence. Ne les quitte pas non plus comme si on t'arrachait du milieu d'eux. Il faut que tu t'en sépares avec la même aisance que l'ame de ceux qui savent bien mourir se dégage de leur corps. Car enfin c'est la nature qui te lia et t'unit avec eux ; c'est elle qui t'en détache. Je prends congé, il est vrai, de mes amis, mais sans déchirement de cœur, sans violence ; car c'est une chose conforme à la nature.

LI.

Quelle ame que celle qui est prête à sortir du corps, dans le moment, s'il le faut, soit pour s'éteindre ou se dissiper, ou pour subsister à part ! Je dis prête par un effet de ses réflexions particulières : non avec une

fougue d'enfants perdus, comme les chrétiens[1], mais avec jugement et gravité et d'une façon à faire passer ses sentiments dans l'ame d'un autre, sans faire le héros de théâtre.

LII.

Ne méprise point la mort; envisage-la favorablement comme un des ouvrages qui plaisent à la nature; car être dissous est la même chose que passer de l'enfance à la jeunesse et puis vieillir, que croître et se trouver homme fait, que prendre des dents, de la barbe et puis des cheveux blancs, que donner la vie à des enfants, les porter, puis en accoucher, et ainsi des autres opérations naturelles qui conviennent à chaque âge. Il est donc

1 Comme les chrétiens, ou plutôt, comme quelques chrétiens qui, par un excès de ferveur que les papes et les conciles condamnèrent plusieurs fois, allaient se dénoncer eux-mêmes et courir aux supplices.

d'un homme sage de n'être ni léger, ni emporté, ni fier et dédaigneux sur la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton ame éclôra de son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

Si tu veux encore un réconfort trivial, mais propre à donner même du goût pour la mort, jette les yeux sur les objets dont elle te délivrera, et de quel bourbier de mœurs tu seras sorti! Il ne faut point s'irriter contre les méchants; il faut même en prendre soin, et les supporter avec douceur. Souviens-toi cependant que tu n'auras point à quitter des hommes imbus des mêmes principes que toi; car ce serait la seule chose qui pourrait te faire reculer sur la mort, et t'attacher à la vie, si tu pouvais espérer de ne vivre

qu'avec des hommes fidèles à suivre des maximes semblables aux tiennes. Mais tu sais combien la discordance de mœurs te rend fâcheuse la nécessité de vivre avec eux, jusqu'à te faire dire : O mort, hâte-toi de venir, de peur qu'à la fin je ne m'oublie aussi moi-même !

LIII.

Ou *tout est amas confus d'atômes* qui, après s'être accrochés, se dispersent ; ou bien tout a été uni et arrangé, ce qui suppose une providence. Au premier cas, pourquoi souhaiterais-je de rester plus longtemps au milieu d'un assemblage fait au hasard, au milieu d'un bourbier ? devrais-je avoir d'autre desir que de devenir terre à tous égards ? pourquoi me troublerais-je ? car quoi que je fisse, la force de la dispersion parviendrait jusqu'à moi ; au lieu que s'il en est

autrement, j'adore la main qui me gouverne, et je mets en elle tout mon repos, toute ma confiance.

CHAPITRE XXXV.

Récapitulation de quelques maximes.

I.

Ce que je dois penser sur les autres hommes

Premièrement, quelles qualités naturelles me lient avec eux, et que nous sommes nés les uns pour les autres, et que, dans un autre rapport, j'ai été fait pour les conduire, comme le bélier son troupeau, ou le taureau le sien. Remonte plus haut : s'il n'y a point d'atômes, c'est la nature qui gouverne tout ; et sur ce pied-là les

moindres êtres sont faits pour les meilleurs, et ceux-ci les uns pour les autres.

Mais, secondement, quelles sont les actions de plusieurs d'entre eux à table, au lit, ailleurs? Surtout à quelles nécessités ils sont asservis par leurs opinions? et cependant quel faste dans ces bassesses !

En troisième lieu, si parmi leurs actions il y en a de bonnes, il ne faut pas en être jaloux. S'il font mal, c'est malgré eux, sans doute, et par ignorance; car comme l'ame n'est jamais que malgré elle privée de la connaissance de la vérité, c'est aussi involontairement qu'elle manque de ce discernement qui fait rendre à chacun avec justice ce qui lui est dû. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment d'être appelés injustes, ingrats, escrocs, en un mot de méchants voisins.

4°. Tu pèches aussi souvent que ton voisin. Tu lui ressembles; et si tu t'abstiens de certaines fautes, tu n'as pas moins de pente à les commettre, quoique tu te retiennes par crainte, ou par vanité, ou par tout autre mauvais principe.

5° Tu n'es pas même bien certain s'ils font mal. Car on fait beaucoup de choses par des vues particulières; et il faut être informé de quantité de circonstances, pour juger avec une pleine lumière de la qualité des actions d'autrui.

6° Es-tu bien fâché? bien irrité?... La vie humaine est si courte! Dans peu de temps ne serez-vous pas tous au tombeau?

7° Notre trouble ne vient pas de leurs actions; car elles ont leur principe dans l'esprit qui les guide; mais il vient de nos seules opinions. Chasse

donc ton opinion. Cesse de juger de leurs actions comme d'un mal qui te touche; ta colère se dissipera. Mais comment chasser cette opinion? Par ce raisonnement, qu'il n'y a rien là qui soit honteux pour toi; car le vrai mal ne consiste que dans ce qu'il est honteux de faire soi-même. S'il en était autrement, tu serais, malgré toi, coupable de bien des crimes : tu deviendrais un brigand et un malfaiteur en tout genre.

8° La colère et le chagrin que nous prenons des actions d'autrui sont un mal qui nous blesse bien plus réellement que ces mêmes actions qui nous fâchent et nous chagrinent.

9° La douceur est d'une force invincible lorsqu'elle est sincère et sans affectation ni déguisement; car que pourra te faire le plus méchant des hommes, si tu persévères à le traiter

avec douceur? Si tu te contentes de lui donner paisiblement des avis et des leçons (s'il y a lieu) au moment même qu'il s'efforce le plus de te nuire? « Non, mon enfant; nous sommes nés « pour vivre d'une autre manière. Tu « ne saurais me faire un vrai mal; mais, « mon enfant, tu t'en fais à toi-même. » Si tu sais lui remontrer adroitement et en général que son procédé n'est pas dans l'ordre de la nature, et que ni les abeilles, ni aucun animal né pour vivre en troupe, ne traite ainsi son semblable. Il ne faut pas faire cela d'un air de moquerie ni d'insulte, mais avec l'air de la vraie amitié et sans émotion; non en pédant, ni pour te faire admirer, mais comme n'ayant en vue que lui seul, y eût-il d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf articles, comme d'autant d'inspirations des Muses, et tu commenceras enfin à être

homme pour le reste de ta vie.

Mais il ne faut pas moins éviter l'adulation que la colère. L'un et l'autre est également contraire à la nature de la société, et tend également à la blesser. Dans les occasions de colère, pense au plutôt qu'il est indigne d'un homme de s'emporter, et que comme il est plus conforme à sa nature d'avoir de la bonté et de la douceur, c'est aussi un procédé plus mâle, qui montre plus de force, plus de nerf, plus de vigueur, que de se laisser dominer par le dépit et l'impatience. Plus cette conduite ressemble à l'insensibilité, plus elle approche de la force. Il est d'un homme faible d'être triste ou en colère : c'est toujours avoir été blessé et s'être rendu à un vainqueur.

Si tu veux une dixième maxime, reçois-la comme un présent du dieu qui préside aux Muses. Vouloir que

des méchants ne fassent pas des méchancetés, c'est folie, car c'est vouloir l'impossible : mais les laisser pour ce qu'ils sont, et vouloir qu'ils ne te manquent point, c'est sottise et tyrannie.

II.

Sur toi-même.

Trois règles qu'il te faut avoir sous la main:

1° Quant à toi, ne rien faire sans réflexion, ni d'une autre manière que la justice elle-même ne le ferait; et quant aux événements du dehors, c'est un effet du hasard ou de la Providence. Le hasard n'est rien dont on puisse se plaindre, et la Providence ne doit pas être censurée.

2° Qu'est-ce que l'homme depuis sa conception jusqu'à ce qu'il ait une ame, et depuis qu'il l'a, jusqu'à ce qu'il la rende? quel assemblage et quelle décomposition?

3° Élève-toi en idée, vois l'espèce humaine, songe à ses changements continuels.

Regarde en même temps ce grand nombre d'êtres qui occupent autour de toi l'air et le ciel. Toutes les fois que tu retourneras à ce poste, tu reverras des objets de même nature. Tout se retrouvera semblable, et de peu de durée. Comment peut-on avoir de l'orgueil au milieu de tout cela?

FIN.

NOTES.

DISCERNEMENT. CHAP. XV.

« Je n'ai, *disait Epictète*, qu'une chose à « vous dire : c'est que celui qui ignore ce « qu'il est, pourquoi il a été fait, pour- « quoi il est dans un monde tel que celui- « ci, de quelle société il fait partie, ce qui « est bien, ce qui est mal, ce qu'il est hon- « nête ou ce qu'il est honteux de faire, qui » ne suit ni sa propre raison ni celle d'au- » trui, qui ne sent ni le vrai ni le faux, et « qui est incapable de discerner tout cela, « ne parviendra jamais à régler ses desirs « sur la nature des choses ; ne fuira, ne « recherchera, n'entreprendra, n'approu- « vera, ne rejettera rien comme il faut, et « ne suspendra jamais son jugement à pro- « pos ; il errera comme s'il était sourd et « aveugle : ce sera un homme nul, quoi-

« qu'il pense être quelque chose. » (*Epic-*
« *tète d'Arrien*, liv. II, chap. 24, p. 337,
« d'Upton.)

« Un troisième chef consiste à détermi-
« ner comment nous devons donner notre
« consentement aux choses qui paraissent
« vraisemblables et avoir des attraits. So-
« crate disait que, comme on ne doit point
« passer sa vie sans examiner comment on la
« passe, de même il ne faut point admettre
« d'imagination qui ne soit bien examinée.
« Il faut dire à chacune de celles qui se
« présentent: attends; laisse-moi voir qui
« tu es, et d'où tu viens; et (comme font
« les sentinelles de nuit) montre-moi ton
« passe-port. La nature t'a-t-elle donné le
« signalement que doit avoir une imagina-
« tion digne d'être admise? » *Là même*,
liv. III, chap. 12, page 407.)

« Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne
« parle de ce qui est bien, de ce qui est
« mal, de ce qui lui est utile, de ce qui ne
« l'est point? Y a-t-il quelqu'un qui n'ait
« pas l'idée de chacune de ces qualités?

« Mais en avez-vous une idée distincte et « parfaite? Donnez-m'en la preuve. Quelle « preuve? Appliquez votre idée à des ob- « jets particuliers, et que ce soit avec jus- « tesse. Mais abrégeons. Platon borne l'i- « dée du bon à ce qui est essentiellement « utile; et vous, vous donnez ce nom à des « choses qui ne le sont pas.... N'est-il pas « vrai que les uns attachent l'idée du bon « à la possession des richesses, et les autres « non? N'y a-t-il pas la même diversité au « sujet du plaisir, au sujet de la santé? » (Liv. II, chap. 17, pag. 267 et 268.)

« Si vous donnez toute votre affection à « la richesse, et votre aversion à la pau- « vreté, vous vous égarerez, vous tomberez « dans des précipices. Si vous ne vous « attachez qu'à la conservation de votre « santé, vous serez misérable; et il en sera « de même si vous faites consister votre « bonheur en des choses qui ne dépendent « pas de nous, telles que sont les dignités, « les honneurs, la patrie, les amis, les en- « fants. Abandonnez tout cela au grand Ju-

« piter et aux autres dieux, et le leur li-
« vrez, pour qu'ils en disposent à leur vo-
« lonté. » (*Là même*, pages 270 et 271.)

« Quant à moi, je prends congé de tout
« le reste, je serai content, si je peux par-
« venir à vivre dégagé de tout embarras et
« de tout souci, à élever ma tête, comme un
« homme libre, au dessus de tous les ob-
« stacles, et à ne plus regarder que le ciel,
« comme ami de Dieu, sans que rien de
« tout ce qui arrivera soit capable de m'é-
« branler. » (*Là même*, pag. 272.)

VRAIS BIENS. CHAP. XVII.

« Accoutume toi (disait Epictète) quand
« tu te prives de quelque objet extérieur, à
« considérer ce que tu gagnes à sa place,
« et si ce que tu gagnes vaut mieux, ne dis
« point que tu aies perdu. . Garde-toi des
« impressions de tes sens, veille-s-y sans
« cesse, car ce n'est pas un médiocre tré-
« sor que tu as à conserver, c'est la pu-
« deur, la foi, la constance, la résigna-

« tion, c'est une ame supérieure à la dou-
« leur, à la crainte, aux troubles, en un
« mot parfaitement libre.... Pour moi je
« suis libre, et je me montre ami de Dieu,
« en faisant librement tout ce qu'il veut.
« Je sais que je ne dois faire aucun cas de
« tout le reste, ni de mon corps, ni des
« richesses, ni des commandements, ni de
« la gloire, enfin de rien du tout. Dieu ne
« veut point que je m'occupe de ces objets.
« S'il l'eût voulu, il les aurait rendus ca-
« pables de faire mon bonheur, et comme
« je vois qu'il n'en a rien fait, il faut que
« je me conforme à ses ordres. Attache-toi
« donc uniquement à conserver le bien qui
« se trouve en toi-même. Tu diras peut-
« être : que faire du reste ? S'en servir dans
« l'occasion autant que la raison le permet,
« et rien au-delà ; sans quoi tu seras infor-
« tuné, tu auras manqué ton but, tu éprou-
« veras mille obstacles, tu seras esclave.
« Telles sont les lois, telles sont les ordon-
« nances qui nous sont venues d'en haut. »
(*Dans Arrien*, IV, 3, pag. 581, d'Upton).

PHILOSOPHIE. CHAP. XVIII.

La philosophie des stoïciens roule sur deux fondements qui la caractérisent : le premier, que ce qui constitue l'homme c'est son ame; l'autre, que ce qui n'est pas l'ame de l'homme doit lui être indifférent. Le premier de ces principes avait été établi avant Marc-Aurèle, par Platon, dans son premier Alcibiade; et le second, qui est une suite du premier, par Épictète. Marc-Aurèle les a supposés tous deux, et il y fait souvent allusion.

I. Voici le passage de Platon dans son premier Alcibiade, traduit par M. Dacier.

« Socrate.... Avec qui vous entretenez-« vous présentement? Est-ce avec quel-« qu'autre qu'avec moi? Alcibiade. Non, « c'est avec vous. Socr. Et moi-même je ne « m'entretiens qu'avec vous. C'est Socrate « qui parle; c'est Alcibiade qui écoute. « Alcib. Cela est vrai. Socr. C'est, en se « servant de la parole, que Socrate parle;

« car parler, et se servir de la parole, ce n'est « qu'un. ALCIB. Sans difficulté. SOCR. Celui « qui se sert d'une chose, et la chose dont « il se sert, ne sont-ils pas différents? « ALCIB. Comment dites vous? SOCR. Un « cordonnier, par exemple, qui se sert de « tranchets, de formes et d'autres instru- « ments, coupe avec son tranchet, et il est « différent du tranchet dont il coupe. Un « homme qui joue de la lyre n'est pas la « même chose que la lyre dont il joue. « ALCIB. Certainement. SOCR. C'est ce que « je vous demandais tout à l'heure, si celui « qui se sert d'une chose, et la chose dont « il se sert, vous paraissent deux choses « différentes? ALCIB. Cela me paraît. SOCR. « Mais le cordonnier ne se sert pas seule- « ment de ses instruments; il se sert aussi « de ses mains. ALCIB. Sans doute. SOCR. « Il se sert aussi de ses yeux. ALCIB. Assu- « rément. SOCR. Nous sommes tombés d'ac- « cord que celui qui se sert d'une chose « est toujours différent de la chose dont il « se sert. ALCIB. Nous en sommes tombés

« d'accord. Socr. Ainsi le cordonnier et le « joueur de lyre sont autre chose que les « mains et les yeux dont ils se servent tous « deux. Alcib. Cela est sensible. Socr. « L'homme se sert de son corps. Alcib. « Qui en doute? Socr. Ce qui se sert d'une « chose est différent de la chose dont il se « sert? Alcib. Oui. Socr. L'homme est donc « autre chose que son corps? Alcib. Je le « crois Socr. Qu'est-ce donc que l'homme? « Je ne saurais vous le dire, Socrate. Socr. « Vous pourriez au moins me dire que « l'homme est-ce qui se sert du corps. Alcib. « Cela est vrai. Socr. Y-a-t il quelqu'autre « chose qui se serve du corps que l'ame seule? « Alcib. Non, il n'y a qu'elle. Socr. Il n'y a « qu'elle qui commande? Alcib. Très cer- « tainement. Socr. Et il n'y a personne, je « crois, qui ne soit forcé de reconnaître.... « Alcib. Quoi? Socr. Que l'homme est une « de ces trois choses-ci : ou l'ame, ou le corps, « ou le composé de l'un et de l'autre. Or nous « sommes convenus que l'homme est ce qui « commande au corps. Alcib. Nous en

« sommes convenus. SOCR. Qu'est-ce donc « que l'homme? Le corps se commande-t- « il à lui-même? Non; car nous avons dit « que c'est l'homme qui lui commande: « ainsi le corps n'est pas l'homme. ALCIB. « Il y a apparence. SOCR. Est-ce donc le « composé qui commande au corps? Et ce « composé, serait-ce l homme? ALCIB. Cela « se pourrait. SOCR. Rien moins que cela: « car l'un ne commandant point, comme « nous l'avons dit, il est impossible que les « deux ensemble commandent. ALCIB. Cela « est très vrai. SOCR. Puisque ni le corps, « ni le composé de l'ame et du corps ne « sont donc pas l'homme, il faut de toute né- « cessité, ou que l'homme ne soit rien abso- « lument, ou que l'ame seule soit l'homme. « ALCIB. Très assurément. SOCR. Faut-il « vous démontrer encore plus clairement « que l'ame seule est l'homme? ALCIB. Non, « je vous jure, cela est assez prouvé.... « SOCR. Ainsi donc c'est un principe fort « bien établi que lorsque nous nous entre- « tenons ensemble vous et moi, en nous

« servant du discours, c'est mon ame qui « s'entretient avec la vôtre ? Et c'est ce que « nous disions il n'y a qu'un moment, que « Socrate parle à Alcibiade en adressant la « parole, non pas au corps qui est exposé à « mes yeux, mais à Alcibiade lui-même que « je ne vois point, c'est-à-dire, à son ame. « ALCIB. Cela est évident. SOCR. Ainsi, pour « revenir à notre principe, tout homme qui a « soin de son corps a soin de ce qui est à lui « et non pas de lui. ALCIB J'en tombe d'ac- « cord. SOCR. Tout homme qui aime les ri- « chesses ne s'aime ni lui, ni ce qui est à « lui ; mais il aime une chose encore plus « éloignée, et qui ne regarde que ce qui est « à lui. ALCIB. Il me le semble, etc., etc. »

II. Simplicius, dans la préface de son commentaire sur le manuel d'Épictète, a rapporté la substance de tout ce passage de Platon, comme servant d'introduction aux règles générales qu'Epictète en a tirées dans son manuel. On trouve ces règles au commencement de son petit ouvrage, qui servit autrefois de règle monastique à saint Nil, et

à d'autres religieux, moyennant quelques petits changements. Elles forment, comme on l'a dit, un second fondement à toute la morale des stoïciens. On va les rapporter, d'après la traduction de M. Dacier.

« De toutes les choses du monde, les « unes dépendent de nous, et les autres ne « dépendent pas de nous. Celles qui en « dépendent sont nos opinions, nos mouve- « ments, nos desirs, nos inclinations, nos « aversions, en un mot toutes nos actions.

« Celles qui ne dépendent point de nous « sont, le corps [1], les biens, la réputation, « les dignités, en un mot toutes les choses « qui ne sont pas du nombre de nos actions.

« Les choses qui dépendent de nous sont « libres par leur nature : rien ne peut les « arrêter, ni leur faire obstacle; et celles « qui n'en dépendent pas, sont faibles, es-

[1] Les sensations, la végétation, l'organisation du corps ne dépendent pas de nous; mais notre ame se sert du corps comme d'un instrument qu'un autre ouvrier aurait fait; elle lui commande ce qu'elle veut, ou bien elle se rend indépendante.

« claves, dépendantes, sujettes à mille obs-
« tacles, à mille inconvénients, et absolu-
« ment étrangères.

« Souviens-toi donc que si tu prends pour
« libres des choses qui, de leur nature, sont
« esclaves, et pour tiennes en propre, celles
« qui dépendent d'autrui, tu trouveras par-
« tout des obstacles, tu seras affligé, troublé,
« etc. »

Si on joint ces deux principes à ce qu'on a établi ci-dessus de la loi naturelle, on aura un précis de toute la philosophie stoïcienne. Mais comme l'objet de la loi naturelle a plus de rapport aux mœurs, je trouve dans Epictète un passage entre autres que je ne peux omettre ; il est fort court :

« Quelqu'un est-il venu dans le monde
« sans avoir une notion de ce qui est bien
« ou mal, de ce qui est honnête ou non, de
« ce qui convient ou ne convient pas, de ce
« qui rend heureux ou malheureux, de ce
« qui est un devoir ou une faute, de ce
« qu'il faut faire ou éviter, etc. ? » (*Epictète d'Arrien*, II, II, pag. 223, d'Upton).

Il avait dit auparavant :

« La philosophie ne promet pas de pro-
« curer à l'homme ce qui est hors de lui,
« car ce serait faire entrer dans son objet
« des choses qui lui sont étrangères. La
« matière que le menuisier travaille, est le
« bois ; celle du fondeur de statues est le
« bronze ; et la matière de l'art de bien
« vivre est, pour chacun en particulier, sa
« propre vie. » (I, 15, p. 85).

Rien de plus systématique, rien de mieux lié, de mieux suivi que toute la morale des stoïciens, même dans ses excès ou ses écarts.

BONHEUR DE LA VIE. CHAP. XXXI.

« Dieu, *dit Epictète*, est la source de
« tout bien ; or, c'est la possession du vrai
« bien, qui fait le vrai bonheur. Il est donc
« vrai de dire que la nature du bien est la
« même que celle de Dieu qui en est la
« source. Mais quelle est la nature de Dieu?
« Consiste-t elle à avoir un corps? Eloi-

« gnons cette pensée. A être riches en « terres? à jouir d'une belle réputation? « Nullement. La nature de Dieu est d'être « un pur esprit, la science même, la droite « raison même. C'est donc dans ces mêmes « qualités qu'il faut uniquement chercher « la nature du vrai bien. Car enfin trou- « veras-tu ces qualités dans les êtres végé- « tatifs? Non. Les trouveras-tu dans les « autres substances privées de raison? Point « du tout. Ne pouvant donc les trouver que « dans les êtres raisonnables, pourquoi cher- « cher le vrai bien ailleurs que dans la « partie qui te distingue des plantes et des « bêtes? qui est, ajoute-t-il, une partie dé- « tachée de Dieu même, etc. » (*Epictète d'Arrien*, liv. II, chap. 8, page 203, d'Upton.)

SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

CHAP. XXXIII.

« Les hommes, *dit Epictète*, pensent bien « diversement. En effet, comme dans notre

« formation deux choses ont été mêlées « ensemble, savoir, un corps tel que l'a « tout ce qui respire, avec une raison et « une intelligence qui nous sont communes « avec les dieux, la plupart de nous penchent « vers cette alliance malheureuse et mor- « telle, et il y en a peu qui s'attachent à « cette autre alliance divine et bienheu- « reuse. » (*Epictète d'Arrien*, liv. 1, ch. 3, page 20, d'Upton.)

Il ajoute : « Quiconque a suivi de près « l'administration de ce monde, a dû y « apercevoir un très grand et souverain sys- « tème qui embrasse l'universalité des êtres « et qui lie les hommes avec Dieu. C'est de « Dieu que sont venus, non seulement dans « mon père et mon aïeul, mais dans tout ce « qui existe sur la terre, les germes de tout ce « qui y a été produit, surtout dans les êtres « raisonnables, à qui seuls il appartient d'en- « tretenir par la raison un commerce avec « Dieu. Pourquoi donc ne dirait-on pas que « nous sommes des concitoyens de l'univers « et des fils de Dieu? » (*La même*, p 51).

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.
CHAPITRE XXXIV.

Marc-Aurèle considère l'homme comme composé d'un esprit, d'une ame sensitive et d'un corps.

Il paraît avoir envisagé l'esprit de l'homme sous l'emblème d'une sphère ou ballon, capable par son ressort de s'étendre ou se resserrer à son gré. (XI, 12.)

En suivant cette idée de Marc-Aurèle, il faut dire que le ressort spirituel agit sur le fluide très subtil qui, certainement, existe dans les nerfs et les muscles de l'homme, et que par eux il fait mouvoir à son gré quelques organes du corps, mais qu'il est affecté malgré lui de beaucoup de mouvements de ces esprits vitaux excités par l'impression des objets du dehors sur les sens.

« L'esprit, selon Marc-Aurèle, est ce « principe qui se donne à lui-même le « mouvement, qui se tourne et se fait ce « qu'il veut être (VI, 8; XI, 1.). Il est « d'une force invincible lorsqu'il se ramasse

« en lui-même comme une sphère d'une « rondeur parfaite. » (VIII, 41, 48.) Il agit donc à son gré sur les esprits vitaux, non-seulement pour exécuter les mouvements volontaires des bras, des jambes, mais même pour exciter ou tempérer ceux de l'imagination et des passions. (VI, 7.) Marc-Aurèle n'a pas entrepris d'expliquer le comment de l'action de l'esprit pur sur le fluide vital. Il s'est borné sagement à l'expérience intime. Le souffle d'un ballon qui mettrait en mouvement le pendule d'une horloge, peut servir d'image à l'action déterminante de la volonté sur les esprits vitaux.

Mais l'esprit pur est affecté aussi malgré lui par tout ce qui vient des sens corporels, par tout ce qui agite les esprits vitaux. Il en est affecté, dit Marc Aurèle, *par une sorte de sympathie* (V, 26.) comme d'aimant ou d'unisson, dont les effets se transmettent aussi à travers un milieu.

Voilà donc deux adjoints à l'esprit pur, qui agissent sur lui et sur lesquels il agit.

Il pousse en quelque sorte et il est poussé, mais c'est un ressort incorporel qui se donne aussi le mouvement à lui-même.

Or, ces deux adjoints d'un côté, et l'esprit pur de l'autre, sont, selon Marc-Aurèle, trois substances *distinctes et de nature différente*, trois éléments divers, ou trois ressorts *contigus* et subordonnés. Le corps organisé n'est au fond que matière; une machine composée comme les plantes, qui subsiste, se nourrit, croît et se reproduit à peu près comme elles. L'esprit pur est un être simple, qui veut, qui pense. Mais le fluide vital, ou l'ame sensitive, est une substance mitoyenne mise en action par les deux autres. Elle est, selon Marc-Aurèle, de même nature que celle des animaux. (IX, 8; XII, 30.) C'est elle, par exemple, qui est affectée par les images qui se peignent au fond de l'œil, et qui en transmet l'idée à l'esprit pur.

Marc-Aurèle, ne s'arrête qu'aux faits, sans chercher à expliquer la nature de cet être intermédiaire entre l'ame raisonnable

et le corps. Les difficultés à cet égard paraissent être les mêmes que sur l'ame des bêtes.

Nous n'expliquons que par la toute-puissance de Dieu comment son esprit, sans *frapper* les corps, les met en mouvement. Pourquoi bornerions-nous sa toute-puissance quant à l'activité réciproque des ames et des corps par un milieu purement sensitif qui les joint? Dieu qui les a créés également, ne les a-t-il pas composés et tempérés convenablement aux effets que nous voyons? Et concevons-nous assez bien leur nature pour en décider [1]?

Cette ame sensitive est mortelle, selon Marc-Aurèle, ainsi que le sont le corps et les organes des sens. (VI, 28.)

Qu'est-ce à dire mortels?

[1] Platon a mieux pensé de la toute-puissance de Dieu, dans l'explication qu'il donne pour probable de la composition de l'ame. Il dit que, par sa puissance, Dieu réunit et concilia deux choses qui résistaient à être mêlées. (Platon dans son Timée, page 528, de Ficin, D. E.)

Marc-Aurèle entend qu'une telle ame sensitive et un tel corps organisé cessent d'être les adjoints d'un tel esprit, et qu'ils rentrent chacun dans leur élément, pour passer dans la composition d'autres individus à l'infini; car, selon tous les philosophes, rien ne retourne jamais à rien. Marc-Aurèle surtout ne cesse de parler de ces transformations des êtres les uns dans les autres.

Mais que devient l'esprit pur séparé de l'ame sensitive et du corps ses adjoints?

Il rentre aussi dans son élément qui est Dieu, dont il est un écoulement, une partie détachée. Voici les preuves que Marc-Aurèle donne de cette extraction divine, et à quelles conditions il a conçu qu'une ame raisonnable trouvera son repos dans sa réunion avec Dieu.

Ce qui est certainement vrai pour l'esprit humain l'est également pour tous les êtres intelligents supérieurs à lui, et pour Dieu même. C'est ce que j'ai développé dans ma note sur le chapitre VII.

Ainsi il n'y a, dit Marc-Aurèle, qu'une seule vérité. (VII, 9; IX, 1.)

Toutes les raisons sont semblables en ce point, puisqu'elles voient la même vérité. Elles sont semblables entre elles; et toutes sont semblables aussi en ce point à celle de Dieu qui les a faites. (V, 21, et tome I après le chapitre VII).

C'est en ce sens que la raison de l'homme est, selon Marc-Aurèle, une émanation, une portion de la raison de Dieu, qui est la source et l'élément de toute raison dans l'univers. « Tu es esprit et génie, se disait-il, le reste « n'est que fange et pourriture. Regarde-« toi comme un prêtre et un ministre des « dieux. Consacre-toi au culte de celui qui « a été placé au dedans de toi comme dans « un temple. Pardonne à ton prochain; il « est ton frère, puisqu'il participe comme « toi à une portion de l'esprit divin, etc. » (II, 1, 4; III, 3, 4, 5, 16; IV, 4, 9; V, 27; VI, 14; VIII, 9, 53; VIII, 2, 54; IX, 1, 8, 9, 22; XII, 30).

Un philosophe qui s'exprime ainsi, est

bien éloigné de regarder son esprit comme mortel, et même de douter s'il ne l'est pas. Marc-Aurèle s'est expliqué positivement à ce sujet : « Ne laisse pas vaincre, se disait-« il, la partie la plus divine de toi-même, « pour l'assujettir à la moins noble, à celle « qui doit mourir. (IX, 19). Tu as « subsisté.... Ce qui t'avait produit t'absor-« bera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu « par un changement dans le sein fécond du « père de la nature. Tout ce qui agit comme « cause particulière est repris très vite par « le principe de toute activité dans l'univers. « (Articles 4 et 10 du même chapitre). Si « les flots t'emportent, ils n'entraîneront « que ce qui est de la chair et tes facultés « animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur « ton intelligence. » (Chapitre XXVII, 17, à la fin).

On demandera sans doute ce que doit devenir, suivant les idées de Marc-Aurèle, cet esprit de l'homme après qu'il aura été séparé de ses adjoints, et qu'il sera rentré dans le sein de Dieu, et si l'état des mé-

chants ne sera pas différent de celui des bons?

Marc-Aurèle n'a pu rien affirmer de particulier sur de tels sujets, étant malheureusement privé du secours de la révélation : mais il dit en général que « Dieu regarde « les esprits comme étant émanés de lui, et « qu'il les touche par son intelligence. (XII, « 2.) Il ajoute que l'esprit humain réduit à « lui-même brille d'une lumière qui lui « découvre la vérité de tout. (XI, 12.) « Comment l'homme, dit-il, tient-il à Dieu? « Par quelle partie, ET QUAND Y TIENT-IL? « Et quel repos cette partie de l'homme ne « trouve-t-elle pas en Dieu ! » (Article 3 de ce chapitre, à la fin).

Ces mots, *quand y tient-il*, conviennent surtout à l'état de l'ame après la mort, et le repos en Dieu suppose une continuation d'existence à part dans le sein de Dieu, pour y voir et sentir tout ce qu'il renferme, à proportion sans doute de la capacité d'une ame particulière et de la volonté de Dieu.

Là tout le passé est présent, et sous les

yeux de l'ame à jamais, pendant que le cerveau de son corps pourrit en terre.

Marc-Aurèle n'ignorait pas à quelles conditions il pouvait obtenir ce repos en Dieu. « Oublie le passé, se disait-il ; re-« mets l'avenir entre les mains de la Pro-« vidence.... Te voilà bientôt à la fin de ta « course. Si tu dédaignes tout le reste, pour « t'occuper uniquement de cet esprit dont « la source est divine et qui te guide ; si tu « ne crains pas de mourir, mais seulement « de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre « conformément à ta nature, tu te rendras « digne (*de l'auteur*) du monde qui t'a « donné l'être. (XII, 1.) En quel état faut-« il que se trouvent et le corps et l'ame « quand la mort arrive ? Cette vie est « courte ; elle est précédée et suivie d'une « éternité. (XII, 7.) Conserve dans sa pu-« reté le génie qui t'anime, comme si dans « l'instant tu devais le rendre. (III, 12.) « Passe ta vie avec la même pureté de con-« science que ton père Antonin, afin que ta « dernière heure te trouve au même état

« que lui. » (VI, 30 à la fin, etc., etc.)

En adoptant ces conditions *du repos en Dieu*, Marc-Aurèle fait assez entendre que le sort des méchants ne sera pas le même. Il reconnaît expressément la justice distributive de Dieu *selon les mérites*. (IV, 10.) Il ne parlait que pour lui, et n'a pas sans doute écrit tout ce qu'il avait pensé en sa vie. Il n'avait pas tout-à-fait 59 ans lorsqu'il mourut, et il avait employé beaucoup plus de temps à agir qu'à écrire.

Ceux qui ont cru qu'il en avait toujours douté n'avaient pas assez médité ses pensées. J'ai déja observé que Marc-Aurèle parle souvent dans d'autres systèmes que le sien, pour se mieux exciter à être vertueux, quelque supposition qu'on voulût faire ; et il en a usé de même au sujet de l'ame, soit pour faire une énumération complète des différentes hypothèses (dans lesquelles il comprend celle du simple déplacement ou transmigration de l'esprit), (IV, 21; VII, 32 ; VIII, 25, 58.) soit pour faire sentir l'égalité naturelle de tous les hommes,

(VII, 24.) soit pour se mieux détacher de toutes les choses d'ici-bas. (V, 33 ; VIII, 25 et 58.)

L'opinion de Marc-Aurèle sur l'immortalité de l'ame était une suite nécessaire de celle qu'il avait sur une providence pleine de justice, et j'ai déja observé qu'il tenait à cette dernière opinion plus qu'à sa propre vie : *Qu'ai-je affaire*, s'écriait-il, *de vivre dans un monde sans providence et sans dieux !*

Après cela, on peut raisonnablement croire que Marc-Aurèle, à la fin de sa vie, fit à l'Être suprême cette prière d'Epictète, dont il remercie Rusticus de lui avoir donné le recueil :

« C'est assez, j'élève mes mains vers toi..
« Je n'ai pas négligé les lumières que tu
« m'as données pour connaître ton gouver-
« nement et pour m'y soumettre du fond du
« cœur. Je ne t'ai pas fait repentir de
« m'avoir fait une partie de toi-même. Vois
« l'usage que j'ai fait de mes sens et de mes
« réflexions. Me suis-je jamais plaint de toi ?

« Ai-je supporté impatiemment quelqu'ac-
« cident de la vie? Ai-je souhaité qu'il
« m'arrivât autre chose? Suis je allé contre
« tes dispositions? Je te rends graces de
« m'avoir fait naître. J'ai toujours usé de
« tes dons comme les tenant de toi. C'est
« assez, reprends-les, et mets-moi en tel lieu
« qu'il te plaira. » (*Arrien d'Upton*, IV, 10, pag. 652.)

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

—

CHAPITRES.

XV. Règles de discernement..... 11
XVI. Objets dignes de notre estime..... 11
XVII. Véritables biens..... 20
XVIII. Philosophie..... 27
XIX. Règles de conduite..... 38
XX. Défauts à éviter..... 52
XXI. Sur la volupté et la colère..... 58
XXII. Contre la vaine gloire..... 61
XXIII. Humbles sentiments..... 71
XXIV. Contre la paresse..... 77
XXV. Contre le respect humain..... 80
XXVI. Des obstacles à faire le bien..... 84
XXVII. Encouragements à la vertu..... 92
XXVIII. Supporter les hommes..... 117
XXIX. Sur les offenses qu'on reçoit..... 127
XXX. Pardonner à ses ennemis et les aimer... 135
XXXI. Bonheur de la vie..... 137
XXXII. L'homme vertueux..... 151
XXXIII. Se détacher et s'attacher..... 162
XXXIV. Sur la mort..... 178
XXXV. Récapitulation de quelques maximes.... 214

NOTES.

Discernement..... 223
Vrais biens..... 226
Philosophie..... 228
Bonheur de la vie..... 235
Se détacher et s'attacher..... 236
Immortalité de l'ame..... 238

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.